
UC-NRLF
$B 598 289


Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA





CHRISTOPHE COLOMB,

OU

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE,

MÉLODRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

PAR R. C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 5 Septembre 1815.

Musique de M. DARONDEAU.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTOPHE COLOMB, savant navigateur Génois	M. *Tautin.*
DIEGUE, son fils, sous le nom de Pédrille.	Mlle. *Bourgeois.*
VINCENT PINSON, commandant *la Nina*, l'une des caravelles de la flotte.	M. *Renaud.*
ROLDAN, maître d'équipage de *la Sainte-Marie*, caravelle montée par Christophe Colomb	M. *Marty.*
MARGARITA, bosseman sur le même navire	M. *Edouard.*
INIGO, paysan portugais, filleul de Christophe Colomb	M. *Dumesnis.*
ORANKO, cacique de l'île *Guanahani.*	M. *Hérét.*
AZAKIA, jeune sauvage, fille d'Oranko.	Mlle. *Legros.*
KARAKA, vieille sauvage	Mme. *Clément.*
KEREBEK, son fils, destiné à Azakia.	M. *Chéza.*
Deux Sauvages	M. *Duthé.* M. *Leroy.*

Sauvages, habitans de l'île.

Matelots Espagnols.

La Scène est pendant les deux premiers Actes sur la caravelle la Sainte-Marie, *montée par Christophe Colomb, et pendant le troisième dans l'île Guanahani, l'une des Lucayes.*

L'action se passe en 1492. *Elle commence le* 11 *octobre, vers midi, et finit à pareille heure le lendemain* 12, *jour de la découverte du Nouveau Monde.*

Vu au Ministère de la Police générale du royaume, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour. Paris, le 15 juillet 1815.

Le secrétaire général, FORTIS.

CHRISTOPHE COLOMB,

OU

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE,

MÉLODRAME HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre est partagé en deux parties horizontales. La partie supérieure représente l'arrière du vaisseau monté par Colomb, depuis le mât d'artimon jusqu'à la proue ; la partie inférieure représente la chambre dite du Conseil. Cette chambre entièrement fermée occupe à peine quatre plans de profondeur ; elle est étroite et peu élevée. On y voit quelques meubles amarrés, une table, des barils, un coffre, des tabourets. Deux escaliers conduisent sur le pont ; tous deux à la hauteur du deuxième plan et garnis d'une rampe sont tournés du côté de la proue, c'est-à-dire qu'en descendant on tourne le dos au spectateur. Le dessous de ces escaliers forme comme une espèce de guérite en face du public ; on y a pratiqué des armoires. Le fond de la chambre est garni de petites croisées à travers lesquelles on aperçoit la mer. Au premier plan, de chaque côte, un sabord.

Pendant l'ouverture, qui peint d'abord une tempête violente, on entend derrière le rideau ces commandemens faits d'une voix forte par le maître d'équipage et toujours précédés d'un coup de sifflet : Cargue la grande voile ! Cargue la misaine ! Cargue l'artimon !... *Le tonnerre, la pluie, la grêle, le vent, le mugissement des vagues, tout contribue à fixer l'attention du spectateur, en le transportant en idée sur cette scène d'horreur. A un moment de calme succède tout-à-coup un effroyable craquement; le maître d'équipage crie :* Nous touchons ! *On tire deux coups de canon.* Tout le monde sur l'avant ! *On entend en effet le bruit que font tous les gens de l'équipage en courant de l'arrière en avant. Le Bosseman s'écrie avec effroi :* Du monde à la pompe ! .. Charpentier à la cale ! .. Bouche la voie d'eau. *A ce violent tumulte succède par dégrés le beau tems dont l'Orchestre exprime le retour. On entend l'un après l'autre ces commandemens faits par le maître d'équipage :* Hors le grand foc ! Hisse les huniers ! Borde

l'artimon ! Dresse la barre !.. *Au lever du rideau, on voit Inigo amarré au mât d'artimon qui traverse le plancher du pont.*

SCÈNE PREMIÈRE. (*)

INIGO. *Il se débouche les oreilles.*

Dieu merci ! v'là l'beau tems revenu. (*Il défait les nœuds qui l'attachent, et marche avec timidité.*) Oh oui.. j'gârde l'équilibre à présent . . . c'est une preuve que la mer est calme et que l' vaisseau marche droit. Vrai ! . . . j'ons cru que c'te nuit-ci serait mon dernier jour. Queu vacarme ! celle-la peut compter par exemple. Ces marins disont comme ça quy gn'y a rien d'si superbe qu'eun' tempête, hé ben ! j'leux y souhaite ben du plaisir. C'est la première que j'voyons, mais si l'bon Dieu m'fait l'honneur d'me consulter, j'promettons ben qu'ce s'ra la dernière. Miséricorde ! n'savoir où s'fourrer... pas un pauvre p'tit coin où qu'l'on soit à l'abri. J'm'asseois sur un banc à côté, là, dans l'entrepont ; crac, le roulis m'jette par terre, en avant, j'tombe sur mon nez. J'me relève ; pan !... v'là c' qu'ils appelont un coup d'tangage... j'tombe sur l' côté opposé au nez. J'grimpe sur l'pont et j'arrive tout-à-point pour être inondé par eun' lame. Enfin j'me sauvons ici dans la chambre de l'Amiral où c'qu'y m'vient la bonne pensée d'mamarrer à c'te pièce de bois, pour à c'te fin de m'tenir sur mes jambes et de recommander tranquillement mon âme à Dieu. Ah ! pourquoi faut-il que j'aie suivi l'Seigneur Colomb, au lieu d'rester en Portugal avec ma mère ? « Va, Inigo, qu'm'a dit c'te » bonne femme, va offrir tes services à ton parrain l'Amiral. » Les voyages forment la jeunesse, tu n'saurais mieux faire » que d' t'embarquer avec ce savant marin qui s'en va dans » l'autr' monde. Qui sait ? Peut-être ben qu' tu feras fortune » là-bas. Qui n' risque rien n'a rien. Tu n' possèdes pas un » maravédis, par ainsi tu n'risques pas grand chose. Et puis » tu l'y dois d'la reconnaissance à c'brave homme. Pendant que » j'nourrissais son fils du premier lit, il t'a fait apprendre à » lire. D'mon côté j't'ai donné l'peu d'savoir que j'possède. Tu » fais assez ben la cuisine, tu raccommodes joliment un » pourpoint ; enfin tu sais un peu d' tout, ainsi tu n'peux man- » quer de t'rendre utile sur un vaisseau. Adieu. Sois hon- » nête et sage. Tiens, je te donne. . . ma bénédiction, et

---

(*) Comme dans tous mes Ouvrages, les acteurs doivent se placer au héâtre de même qu'ils sont en tête de chaque scène. Les indications de *roite* et de *gauche* sont toujours prises du parterre, c'est-à-dire relativement au spectateur.

» va-t-en. » J'sis parti pour Cordoue, j'm'ai offert à l'Amiral, qui m'a ben reçu et m'a promis six piastres au retour. J'nous sommes embarqués et j'n'étions pas trop mécontent d'ma condition, quoiqu'il y ait quarante-deux jours, ni plus ni moins que j'n'ons vu que l'ciel et l'eau, quand c'te maudite tempête est venue m'tourner le sang

SCENE II.

INIGO, COLOMB.

COLOMB, *descendant l'escalier de droite.*

Que fais-tu là ?

INIGO.

Rien, monsieu l'Amiral.

COLOMB.

Qui t'y a conduit ?

INIGO.

La peur.

COLOMB.

La peur ! et c'est à moi que tu oses faire un tel aveu ?

INIGO.

Ce n'est pas c'que j'ons voulu dire, monsieu l'Amiral, c'est que... voyez-vous...je n'sis pas fait à tout c'vacarme... j'n avions jamais vu la mort d' si proche. C'est désagréable d'mourir sans être malade... vrai, ça n'est pas gai. L'cœur m'battait d'une force ! et j'dis que j'n'étions pas l'seul. Tous les gens de l'équipage faisiont d'grands signes de croix et vous même, monsieu l'Amiral, quand j'ons eu l'honneur d'vous rencontrer sur le pont, vous étiez pâle... comme je n'sais quoi.

COLOMB.

Il suffit. Ce n'est pas là ce que je te demande.

INIGO.

(*à part.*) Ça l'fâche. J'ons eu tort d'l'y dire ça. (*haut.*) Si ben donc qu' pour m'donner du courage, je m'sommes réfugié dans l'endroit où c'que vous faites vot' résidence et ça m'a réussi. Oui, y semble vraiment qu'on respire ici un air de bravoure; j'n'y ons pas été plutôt descendu que j'nous sommes trouvé ferme sur nos jambes. (*à part.*) Grâce à ce pilier qui m'a soutenu, mais y n' faut pas l'y en parler.

COLOMB.

Tu veux m'appaiser en me flattant. C'est un mauvais moyen, tu dois savoir qu'il ne réussit pas auprès de moi. Je te pardonnerais moins qu'à tout autre de l'employer, parceque je t'aime et que je veux te voir toujours franc et loyal. Va, mon pauvre garçon, j'excuse ta frayeur, elle était bien naturelle; mais

l'équipage compte sur toi pour réparer ses forces. Hâte-toi de regagner le tems perdu.

INIGO.

J'y cours, monsieu l'Amiral.

COLOMB.

Je t'ai déjà dit que je te dispensais, quand nous étions seuls, de ces formules respectueuses. Je préfère t'entendre me nommer ton parrain. Ce titre me donne des droits à ton attachement, et depuis plus de deux mois que je suis séparé de toute ma famille, j'éprouve à chaque instant l'impérieux besoin de donner et de recevoir des marques d'affection.

INIGO.

J'vous aime aussi tout plein, monsieu Colomb.... mon parrain.... et çà m'fait ben du plaisir quand j'pouvons vous l' témoigner, là... à not'aise. Mais l'plus souvent, j' n'osons pas... voyez-vous. Je n'sommes qu'un pauvre paysan et vous, vous êtes l'Commandant d'trois vaisseaux... vous allez peut-être devenir un ben grand Seigneur.

COLOMB.

Je n'y verrais qu'un motif de plus pour me faire aimer davantage.

INIGO.

Oh! que c'est ben dit!

COLOMB.

Ainsi doivent penser et agir tout ceux que le hazard ou la fortune placent au dessus de leurs semblables.

INIGO.

Ah! c'est vrai ça, ce serait l'moyen d'être tous d'accord, parce que...

COLOMB.

Va faire la distribution des vivres.

INIGO.

Oui, mon parrain.

SCÈNE III.

COLOMB.

J'aime ce garçon; il est fidèle, affectueux, zélé. Sa présence me rappelle les jours heureux que j'ai passés dans le Portugal, au sein d'une famille tendrement chérie; elle me rappelle surtout mon fils aîné, ce bon Diègue qui m'avait accompagné dans plusieurs voyages, mais que je n'ai pas dû exposer aux dangers d'une navigation dont le terme est incertain, sur une mer inconnue. Ardent, impétueux, comme je l'étais à son âge, il voulait absolument me suivre; il m'a fallu, pour la première fois, user de mon autorité pour le contraindre à

demeurer en Espagne. Aujourd'hui surtout combien je me suis applaudi de ma prudence! . . Si, comme je l'ai craint un moment, mon vaisseau avait été submergé dans cette tempête, la plus terrible de toutes celles qui m'ont assailli depuis quarante ans que je parcours les mers, nous périssions tous deux. Quel appui restait à mon épouse, à deux fils en bas âge?... aucun. Bien loin de-là même, les envieux n'auraient pas manqué d'attaquer ma mémoire, de me dépeindre comme un aventurier, mon nom serait flétri dans l'avenir. Mais que dis-je, quelle affreuse réflexion vient frapper mes esprits! si je faisais naufrage avant d'avoir découvert ce nouveau Continent, objet de tous mes vœux, de mes ardentes recherches, de mes longues méditations, je n'en serais pas moins accusé d'avoir trompé la Cour, d'avoir séduit d'honnêtes citoyens pour les rendre victimes de mon imprudence, et cependant il existe ce nouvel Hémisphére; oui . . . il y a là . . . à l'Ouest un Monde inconnu aux Européens . . . J'en ai la plus intime conviction. J'y touchais à cette terre; cette nuit, avant la maudite tempête qui m'a porté je ne sais où, j'ai jeté la sonde, et j'ai trouvé fond à 128 brasses, ce qui m'annonçait l'approche d'une côte. Avant-hier les matelots ont arrêté avec leurs grapins une pièce de bois nouvellement coupée, dont l'écorce nous a paru d'une espèce étrangère. Enfin hier, dans la matinée, tout l'équipage a vu une tourterelle s'abattre sur le grand mat; or, selon mon estime, nous devons être à douze cents lieues de Téneriffe; à coup sûr cet oiseau n'aurait pu, sans s'arrêter, faire un aussi long trajet. En partant il a dirigé son vol vers le sud-ouest. Oui, ces indices sont plus que suffisans pour me permettre d'affirmer que ce Continent inconnu existe, que j'y ai touché Si je ne suis point assez heureux pour y mettre le pied, je veux du moins que personne ne puisse me contester la gloire d'en avoir tracé la route. J'aurai fait assez pour mes contemporains.

SCENE IV.

COLOMB, INIGO.

INIGO, *en haut de l'escalier de droite.*

Monsieu Colomb, voulez-vous permettre d'vous dire un mot?

COLOMB.

Viens.

INIGO.

C'est q'voyez vous, j'me trouve dans un embarras terrible. C'te tempête a mis tout sans dessus dessous dans la cuisine.

J' n'ons plus rien trouvé à sa place. Les jambons sont en marmelade, le biscuit est en compote, l'eau a pénétré partout, c'est comme un déluge, quoi. Enfin il n'y a pas jusqu'au bidon où qu' j'avions mis du consommé pour vous, il était pourtant bien fermé; j' n'sais comment ça s'est fait, tant il y a qu' j'ons voulu y goûter et que j'n'ons pu en avaler une gorgée, c'est salé comme d' l'eau d' mer.

COLOMB, *souriant.*

En effet cela doit y ressembler un peu. Va trouver Roldan, le chef d'équipage, tu lui demanderas la clef de la soute aux vivres, et ce grand malheur sera bientôt réparé.

INIGO.

Dites donc, mon parrain, si ça vous était égal d'faire faire vot' commission par un autre.

COLOMB.

Pourquoi donc cela? Quand je te l'ordonne...

INIGO.

C'est que j'n'aimons pas à l'y parler à c'monsieu Roldan. Y n'a jamais qu'ça à vous dire: hou! hou! hou! (*il contrefait la grosse voix du maître: Colomb rit.*) Ah! mon dieu! justement le v'là qui descend. *(Il va au devant de Roldan qui descend l'escalier de gauche.)*

SCENE V.

INIGO, ROLDAN, COLOMB.

INIGO.

Maître...

ROLDAN, *toujours brusque.*

Qu'est-ce?

INIGO.

Monsieu l'Amiral m'a dit...

ROLDAN.

C'est bon.

INIGO.

D'vous d'mander...

ROLDAN.

Va m'attendre sur le pont.

INIGO, *à part dans le fond.*

Comme il est aimable not' chef d'équipage! çà fait peur; *(il contrefait Roldan.)* Va m'attendre sur le pont.

ROLDAN.

Eh bien, tu n'es pas parti?

INIGO.

Patience.

ROLDAN.

Au contraire. Je suis pressé. (*Inigo remonte sur un signe que lui fait Colomb.*)

COLOMB.

Excellent marin, ce Roldan . . . Mais un homme bizarre.

SCENE VI.

ROLDAN, COLOMB.

COLOMB.

Hé bien, Roldan, quelle nouvelle?

ROLDAN.

Mauvaise.

COLOMB.

Mauvaise ! est-ce que la voie d'eau serait rouverte ?

ROLDAN.

Du tout.

COLOMB.

Le vent aurait-il changé ?

ROLDAN.

Non.

COLOMB.

Il est toujours. . . .

ROLDAN.

Nord-est et bon frais.

COLOMB.

Nous filons . . .

ROLDAN.

Douze nœuds.

COLOMB.

Et cela va mal, dis-tu !

ROLDAN.

Très-mal. Pour toi.

COLOMB.

Que veux-tu dire ?

ROLDAN.

Que tu es perdu.

COLOMB.

Perdu?

ROLDAN.

Sans ressource.

COLOMB.

Explique-toi, voyons; un peu moins de laconisme.

ROLDAN.

Je ne sais point faire de phrases.

COLOMB.

C'est vrai. En revanche tu fais très-bien ton devoir.

ROLDAN.

Je suis payé pour cela.

COLOMB.

Mais encore faut-il en dire assez pour se rendre intelligible. Qu'ai-je à craindre ?

ROLDAN.

Tout.

COLOMB.

Où sont mes ennemis ?

ROLDAN.

Ici, apparemment.

COLOMB.

Tu les connais?

ROLDAN.

Sans doute.

COLOMB.

Nomme-les.

ROLDAN.

Tout l'équipage.

COLOMB, *surpris.*

Tout l'équipage?..

ROLDAN.

Hé oui, excepté moi et ce paysan que je ne compte pas.

COLOMB.

Quel est le motif de leur animosité ?

ROLDAN.

Ils disent que tu les a trompés.

COLOMB.

Et que prétendent-ils ?

ROLDAN.

Te jeter à la mer.

COLOMB.

A la mer!

ROLDAN.

Il n'est pas douteux que cela sera, s'ils l'ont résolu.

COLOMB.

Pas douteux !

ROLDAN.

Ils sont quarante et nous ne sommes que deux. Le moyen de résister ?

COLOMB.

Il en reste toujours à quiconque ne manque ni de courage, ni de sang froid.

ROLDAN.

Je sais cela comme toi. Nous en tuerons peut-être la moitié, chacun dix, c'est fort honnête; mais l'autre moitié nous jetera par-dessus le bord, et tout sera dit. Au surplus, si ce malheur arrive, conserve ta présence d'esprit, et ne t'éloigne pas de moi. Je nage comme un requin, quand tu seras fatigué tu te mettras sur mon dos. Si, comme tu t'en flattes, la terre n'est pas éloignée, je t'y porterai morbleu! dussai-je mourir en abordant au rivage. Si nous périssons en pleine mer, hé bien, ce ne sera pas ma faute, je t'aurai servi jusqu'à mon dernier soupir. Tu voulais des phrases, en voilà j'espère, es-tu content?

COLOMB, *vivement ému.*

Brave homme! laisse-moi t'embrasser.

ROLDAN.

Comme tu voudras. (*Colomb lui tend les bras.*)

SCÈNE VII.

ROLDAN, COLOMB, MARGARITA.

MARGARITA, *en dehors.*

Maître!

COLOMB.

C'est la voix du Bosseman.

ROLDAN.

Ici. Que me veut-on?

MARGARITA, *descendant.*

La Vigie vient de signaler une voile.

COLOMB.

A quelle distance?

MARGARITA.

Environ deux lieues.

ROLDAN.

Je vais la reconnaître. (*bas à Colomb, en lui montrant Margarita qui a l'air humble quand on le regarde.*) Défie-toi de cet hypocrite, c'est le plus dangereux de tous.

COLOMB.

Je profiterai de l'avis.

ROLDAN.

Je te le conseille. Je t'admirais comme un grand génie, mais si tu sors de ce mauvais pas, tu seras à mes yeux le premier homme du monde. (*Roldan remonte par la gauche et Margarita par la droite. Avant de disparaître et pendant que Colomb parle bas à Roldan, Margarita fait des gestes menaçans.*)

SCENE VIII.

COLOMB.

Roldan a raison. Il est impossible que je résiste seul à tout un équipage mutiné. Je sens comme lui le danger de ma situation ; mais mon caractère ne se démentira pas. En partant pour cette entreprise plus que téméraire, j'ai su que j'allais affronter tous les périls, m'exposer à l'inconstance, aux caprices, à la fureur d'hommes avides que la cupidité et la soif de l'or ont seules attirés à ma suite, mais qui n'ont pas, comme moi, pour soutenir leur courage et supporter des revers le noble désir de réaliser un grand projet et de rendre leur nom immortel. Si je péris, comme tout l'annonce, que du moins le fruit de mes travaux ne soit point perdu pour l'univers. Confions à l'Océan ce récit abrégé de mes espérances et de mes malheurs. Voyons si je n'ai rien omis. (*Il tire de son écritoire une feuille de parchemin et lit ce qui suit :*

A bord de la Caravelle espagnole *la Sainte-Marie*
le 11 octobre 1492 (1).

« Né en 1442, dans le pays de Gênes, d'une famille honnête, mais réduite à la pauvreté par suite des guerres de la Lombardie, je conçus de bonne heure le goût de la navigation et fis de fréquens voyages au Levant. Enflâmé par les découvertes des Portugais, je me livrai à l'étude de l'astronomie, de la géométrie et surtout de la cosmographie. Le résultat de mes travaux, de mes calculs, fut l'intime persuasion qu'il existait un autre Hémisphère. L'autorité des anciens et surtout la forme arrondie de la terre concouraient à affermir cette opinion ; mais quand ma pensée reculait les bornes du monde, l'indigence m'arrêtait en esclave; il fallait de grandes sommes pour effectuer le dessein que j'avais conçu. Je crus devoir la préférence à ma patrie; j'offris aux Gênois d'aller découvrir pour eux ce nouveau Continent. Le Sénat regarda mon projet comme le rêve d'un insensé, et je n'obtins qu'un refus. Les nœuds que j'avais contractés en Portugal m'attachaient à ce Royaume; adopté par mon cœur, il avait droit à mes services. Je présentai mon plan à Dom-Juan qui l'accueillit avec intérêt ; mais mon mémoire fut communiqué à un favori qui joignait à la sottise de la présomption, toute la jalousie de l'ignorance. Profiter de mes connaissances pour me ravir et s'approprier ma gloire, fut le noble dessein qu'il conçut. Révolté de cette perfidie je quittai le Portugal et fixai sur l'Espagne mes regards et mes espé-

(1) Tous les détails qui suivent sont historiques.

» rances. Après cinq années de dégoût et d'une patience que
» l'amour de la gloire pouvait seul entretenir, ma proposition
» fut rejetée comme inexécutable. Je m'éloignais pour jamais
» de ce pays et j'allais porter à Londres mon indignation et mes
» projets, quand le Prieur Jean Perès, savant estimable, me
» pria de différer mon voyage. Il me conduisit au camp de
» Sainte-Foi, et obtint pour moi la faveur d'être présenté à
» Isabelle, pour lui développer moi-même mes idées. Elle les
» adopta, je fus bientôt comblé d'égards et d'honneurs; les
» Souverains Espagnols daignèrent souscrire avec moi un
» traité par lequel je fus nommé Amiral de l'Océan, Vice-Roi
» de la Terre Ferme et de toutes les Iles que je découvrirais,
» avec plein pouvoir d'instituer des Gouverneurs et des
» Juges. Dans son enthousiasme la généreuse Isabelle enga-
» gea ses pierreries pour se procureur l'argent nécessaire.
» Elle me donna 18,000 piastres; j'armai trois caravelles
» dans le port de Palos, et je partis le 3 août dernier, avec
» quatre-vingt-dix hommes d'équipage et des vivres pour un
» an. Je fis voile pour les Canaries, où je relachai le 12.
» J'appareillai de nouveau le 1er. septembre, et gouver-
» nant toujours à l'ouest, je me trouvai le 10 octobre sui-
» vant (c'était hier) à 1200 lieues de l'île de Fer, sous le 25.e
» degré de latitude nord. Là tout m'annonçait que je touchais
» au terme de ma navigation, et à cette découverte tant dé-
» sirée, j'avais trouvé fond à 128 brasses. » (*On entend un grand bruit sur le pont.*) Quel tumulte!... d'où viennent ces cris confus?.... les misérables ne me donneront-ils pas le tems de laisser ce souvenir à la postérité? (*Il renferme son écrit dans le tiroir de la table.*)

SCENE IX.

COLOMB, ROLDAN.

ROLDAN, *très-agité.*

Rappelle ton courage, Colomb.

COLOMB.

Il ne me quitte jamais.

ROLDAN.

Les chances diminuent. Ils sont vingt-cinq contre un maintenant.

COLOMB.

Que veux-tu dire?

ROLDAN.

Que l'ennemi a reçu du renfort.

COLOMB.

Cette voile qu'on a signalée?...

ROLDAN.

Est la chaloupe de la troisième caravelle, montée par Vincent Pinson et sept à huit de ses gens.

COLOMB.

Sais-tu ce qui les amène à mon bord?

ROLDAN.

Ils veulent te parler.

COLOMB.

Dis-leur de m'attendre; dans cinq minutes je me rendrai sur le pont.

ROLDAN.

C'est beaucoup, ils paraissent pressés.

COLOMB.

Va. Je veux terminer auparavant....

ROLDAN.

Je crains bien... Les voici.

COLOMB.

Je vais les recevoir.

(*On a entendu pendant cette petite scène un tumulte toujours croissant.*)

SCÈNE X.

INIGO, PÉDRILLE, PINSON, COLOMB, MARGARITA, ROLDAN, Gens de l'équipage.

(*Tous descendent avec bruit et en désordre. Ils ont l'air menaçant.*)

COLOMB.

Qui vous a permis de venir dans la chambre du conseil, sans y être mandés?

PINSON.

Moi.

COLOMB.

Je ne savais pas qu'un subalterne pût donner à d'autres une permission dont il a besoin pour lui-même.

PINSON.

Tu l'apprends.

PÉDRILLE.

Bien.

COLOMB.

Audacieux!... quel droit...

PINSON.

Celui du plus fort. Baisse le ton, Colomb.

MARGARITA, *à demi-voix.*

Oui.

INIGO, *à part.*

Tiens ! il est ben hardi, celui-là.

PINSON.

Ecoute, et pèse bien ce que je vais te dire au nom des ois équipages.

COLOMB.

Je pourrais refuser de vous entendre, car nul autre que ıoi ne peut commander ici.

PINSON.

Nos droits sont égaux.

COLOMB.

Tu en imposes.

PINSON.

Tu commandes *la Sainte-Marie ;* moi, *la Nina.*

COLOMB.

Ou plutôt tu cherches à égarer ces braves gens. Voilà mes ettres-patentes signées du Roi et de la Reine d'Espagne; vous ı'avez tous reconnu comme Amiral de la flotte destinée à la écouverte du nouveau Monde.

ROLDAN.

C'est vrai.

COLOMB.

Vous avez juré de m'obéir.

ROLDAN.

C'est encore vrai.

COLOMB.

Ce titre me donne des pouvoirs illimités...

PINSON.

Que tu ne saurais exercer sans nous ou notre consentement.

COLOMB.

Prends garde d'être tout-à-l'heure la preuve du contraire.

PINSON.

Mes camarades refuseraient de t'obéir.

ROLDAN.

Pas tous.

COLOMB.

Ne t'y fie pas.

ROLDAN.

Non, ne t'y fie pas.

COLOMB.

Au reste, que Vincent Pinson, chassé de Dieppe il y a ·ois ans...

PINSON, *avec rage.*

Chassé !...

COLOMB.

Ne m'interromps pas. Oui, chassé, et déclaré par jugement de l'Amirauté indigne de servir sur les vaisseaux de cette ville, pour s'être écarté des principes de subordination et de bonne foi, nécessaires à la prospérité de la navigation et du commerce (1).

ROLDAN.

C'est honorable.

COLOMB.

Que ce même Pinson, dis-je, ait conçu l'espoir coupable de corrompre des matelots fidèles et de les soulever contre leur chef, je ne m'en étonne pas, c'est la conséquence naturelle de sa conduite précédente. J'aurais dû le prévoir....

ROLDAN.

Refuser ses services...

COLOMB.

Et surtout ne pas croire à son repentir et à ses protestations. Il est un âge où l'on ne réforme plus les inclinations vicieuses; mais qu'il apprenne toutefois que je ne souffrirai jamais la plus légère infraction à la discipline que j'ai établie sur mon bord.

ROLDAN.

C'est juste.

COLOMB.

Le premier qui s'en écartera, je le fais pendre à la grande vergue.

INIGO, *à part.*

Pour la première fois.

ROLDAN, *à part.*

C'est bien, il n'a pas peur.

COLOMB.

Maintenant, je te permets de parler, non pas en ton nom, mais à celui des équipages de *la Pinta* et de *la Nina*. Quoique j'eusse préféré connaître leurs vœux par un autre organe que le tien, si leur demande est juste, je m'empresserai d'y souscrire.

PINSON.

Sur la foi d'une réputation usurpée, et séduits par tes brillantes promesses, nous avons consenti follement à t'accompagner sur des mers inconnues. Quelques jours suffiraient, nous as-tu dit, pour nous frayer, à travers l'Océan, la route d'un monde où personne n'a pénétré jusqu'ici; cependant,

---

(1) Voyez les Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la Navigation Française, tome 2, page 97.

près de deux mois et demi se sont écoulés depuis notre départ de Palos. Le 1er. septembre nous avons quitté la grande Canarie; nous sommes au 11 octobre, et pendant quarante-deux jours d'une navigation non interrompue, nous n'avons rien découvert, ton rêve ne s'est point réalisé. L'effroyable tempête que nous venons d'essuyer, a mis à bout notre patience et nos forces; nous sommes peut-être à cinq ou six cents lieues de l'Europe, c'est exposer trop long-tems et sans fruit notre existence; je t'annonce donc que les trois équipages ont résolu de cingler vers l'Espagne, dès aujourd'hui.

COLOMB.

Bien, si je l'ordonne.

PINSON.

Crois-moi, Colomb, ne compromets pas ton autorité, elle échouerait.

COLOMB

Misérable! quand tu devrais ranimer le courage de tes gens, c'est toi qui les excites à la révolte.

PINSON.

Nous sommes las de servir les projets insensés d'un ambitieux qui n'a voulu que se faire un grand nom aux dépens de notre crédulité.

TOUS.

Oui.

COLOMB.

Je l'avoue, j'ai la noble ambition de m'illustrer par cette glorieuse découverte, la plus belle sans doute qui sera due au génie de l'homme. Je ne vous ai pas dissimulé que nous allions courir mille dangers, braver les écueils, affronter les tempêtes; mais ces dangers, ces tempêtes, n'y suis-je pas exposé comme vous? Si je réussis, chacun de vous n'aura-t-il pas, ainsi que moi, des titres à la reconnaissance des nations civilisées? Ne partagerez-vous pas avec moi les récompenses promises par la cour d'Esaagne?

PINSON.

C'est par de tels discours que tu nous as éblouis. Tu nous montres toujours le beau côté de cette folle expédition; mais nous sommes aujourd'hui plus fondés que jamais à regarder tes conjectures comme des extravagances, et à croire que cette chimère, ce nouveau monde enfin, n'existe que dans ta tête.

COLOMB.

Il est vrai; c'est sur des conjectures que j'ai fondé mon raisonnement, mais ces conjectures sont tellement puissantes,

qu'elles ont dû acquérir à mes yeux toute la force de la vérité. Vous le savez, c'est à Barthelemi Perestrelle, mon beau-père, que le Portugal a dû la découverte de Madère et de Porto-Santo. Ce savant marin m'a dit cent fois que l'on pouvait obtenir à l'occident les mêmes succès que l'on avait obtenus au midi. Dans une île des Açores, il a vu sur la plage, une statue dont le piedestal offrait des inscriptions d'un caractère inconnu. Le cavalier vêtu dans un costume sauvage, avait un bras tendu vers le couchant et semblait indiquer cette route à l'audace des navigateurs. On a remarqué dans ces mêmes îles que lorsque les vents d'ouest avaient régné long-tems, la mer amenait sur les côtes des morceaux de bois étrangers, des roseaux d'une espèce inconnue et même des corps morts que l'on reconnaissait à plusieurs signes, n'être ni Européens, ni Africains. (1) N'avez-vous pas remarqué les mêmes indices pendant notre navigation? ne se sont-ils pas accumulés, surtout dans les derniers jours? que vous faut-il de plus? ne sont-ce pas là des preuves concluantes? Oui, je l'affirme, dans toute la sincérité de ma conscience, il y a là, à l'Ouest, une terre inconnue, et nous n'en sommes pas éloignés.

PINSON.

Hé bien! présomptueux aventurier, tu la découvriras seul. Quant à nous, je le répète, nous faisons voile aujourd'hui pour l'Espagne.

COLOMB.

Je vous en défie.

PINSON.

Qui donc s'y opposera?

COLOMB.

Moi, qui seul ai dirigé notre navigation, et qui seul, de toute la flotte, sais dans quel endroit nous sommes.

ROLDAN, *à part.*

C'est cela.

INIGO, *à part.*

Attrape!

COLOMB.

Vous croyez n'avoir fait que cinq cents lieues, depuis votre départ? Apprenez donc, que dans la crainte de vous effrayer, je vous ai caché, chaque jour, plus de la moitié des distances que nous parcourions. Près de quinze cents lieues vous séparent de l'Espagne, retournez-y maintenant, je vous le permets.

(1) Histoire de Saint-Domingue, par le P. Charlevoix, tome 1, p. 66.

MARGARITA.

Scélérat !

(*Il menace Colomb avec une hache courte, qu'il porte à la ceinture. Pinson le menace de son épée ; il est retenu par Pédrille. Tous les matelots paraissent furieux et imitent Margarita. Colomb court le plus grand danger, mais il est calme.*)

ROLDAN, *arrêtant le bras de Margarita.*

Un moment. Si nous voulons retourner en Espagne, il ne faut pas le tuer, puisque lui seul peut nous y conduire.

PÉDRILLE, *puis tous les matelots l'un après l'autre.*

Il a raison.

MARGARITA.

Oui, l'argument est sans réplique.

COLOMB *remercie Roldan d'un coup-d'œil, puis se retourne vers les matelots.*

Dans toute autre occurrence, je punirais cette conduite séditieuse, mais je conçois vos inquiétudes et je veux bien les calmer. Si dans trois jours nous n'avons point abordé sur cette côte étrangère, je jure, foi d'Amiral, de vous ramener en Espagne. Jusques-là secondez mes efforts, redoublez de zèle et d'activité. Outre les trente écus de pension assurés par le Roi d'Espagne, je promets une récompense particulière à celui d'entre vous qui le premier découvrira la terre. Je vais sur le pont prendre hauteur. J'espère à mon retour voir chacun à son poste et toutes choses rentrées dans l'ordre.

ROLDAN, *à part.*

Il s'en est bien tiré.

COLOMB.

Suis-moi, Roldan.

(*Il traverse fièrement la foule qui le menaçait il n'y a qu'un moment, et qui subjuguée par l'ascendant du grand homme, lui ouvre un passage facile, se découvre et s'incline. Colomb remonte sur le pont par l'escalier de gauche, Roldan le suit.*)

SCENE XI.

INIGO, PÉDRILLE, PINSON, MARGARITA, Matelots.

INIGO, *à part, pendant que tous les autres se regardent.*

Par exemple il faut convenir qu'mon parain Christophe a une fière tête. J'n'ons pas une goutte d' sang dans les veines, et lui s'en va tranquillement comme si de rien n'était.

PÉDRILLE, *grossissant sa voix.*

Hein ?.. tu dis...

INIGO.

J'dis, qu'je n'dis rien, Seigneur.... Moustache. (*en effet Pédrille a de très-belles moustaches noires.*) c'est singulier... si c'n'était c'te couleur noire, et pis que.... d'ailleurs.... oh ! non...

PÉDRILLE.

Tu me regardes, je crois.

(*Il pousse rudement Inigo, et le jette par terre.*)

INIGO.

Queu mal y a-t-y à ça? Y a un proverbe qui dit comm' ça qu'un chien...

PÉDRILLE.

Est-ce que tu me connais?

INIGO.

Du tout, du tout.

PÉDRILLE.

Tu réponds avec un air de mépris. Serais-tu fâché de me connaître?

INIGO.

J'n'ons pas parlé d' ça. (*à part.*) Comme il est hargneux donc ! (*haut.*) j'vous respecte infiniment, et pour vous l'prouver... j'm'en vas. Aussi ben v'là l'heure du dîner, et l'équipage m'attend. (*à part.*) Fi ! qu'c'est laid à un jeune homme d'êtr' brutal comm' ça. (*Il se sauve.*)

SCENE XII.

PÉDRILLE, PINSON, MARGARITA, Matelots.

PINSON, *à part pendant qu'Inigo remonte.*

L'existence de Colomb est un obstacle à mes desseins. Profitons de son éloignement pour ranimer la sédition.

(*Il envoie deux matelots sur les escaliers de droite et de gauche pour veiller à leur sûreté, pendant la scène qui se prépare.*)

PÉDRILLE, *montrant Inigo qui disparaît.*

Je lui ai fait peur, pour nous en débarrasser. (*il revient en scène.*) Hé bien, Capitaine, que vous semble de tout ceci?

PINSON.

Que Colomb abuse de plus en plus de l'ascendant qu'il a pris sur nous, ou plutôt de notre faiblesse.

MARGARITA.

Oui, oui.

PÉDRILLE.

Il est certain que nous avons manqué d'énergie.

MARGARITA.

Oui, oui. Que fallait-il faire?

PINSON.

Le tuer sans pitié ... c'était le seul moyen de sortir de la situation critique dans laquelle il nous a mis.

MARGARITA.

Oui, c'était le seul moyen.

PINSON.

Que pouvons-nous espérer de ce délai de trois jours? Quel sera le fruit de ce nouvel acte de condescendance? De nous trouver à cent lieues plus loin, dans des mers toujours plus inconnues, par conséquent de nous tenir toujours davantage sous sa dépendance. A ce délai succédera nécessairement la demande d'un autre; cependant les vivres diminueront, ils manqueront tout-à-fait, et qui peut, sans frémir, prévoir à quelle horrible extrémité nous serons réduits?

PÉDRILLE.

Cela serait épouvantable; mais si, contre toute attente, nous abordions à ce nouveau Continent?

PINSON.

(*à part.*) Et voilà mon espoir! Colomb mort, je m'attribuerais la découverte. (*haut.*) C'est impossible.

MARGARITA.

Oui, oui, c'est impossible.

PINSON.

Croyez-moi, délivrons-nous promptement de ce visionnaire, et regagnons, s'il se peut, notre patrie.

PÉDRILLE

Qui nous y conduira, maintenant que ce diable d'homme nous a menés si loin?

PINSON.

Je m'en charge. Tu le sais, Pédrille; tu pourrais, au besoin, l'attester à tes camarades; je ne suis point moins familier que Colomb avec la boussole et l'astrolabe. Je réponds sur ma tête de vous ramener en Espagne, si toutefois vous voulez y retourner.

PEDRILLE, MARGARITA, TOUS LES MATELOTS.

Certainement nous le voulons... certainement.

PINSON, *à demi-voix jusqu'à la fin de cette scène.*

En ce cas suivez donc mon conseil, brisons l'unique obstacle qui s'oppose à ce retour tant desiré.

PÉDRILLE.

Je suis de l'avis du Commandant, mais (car il faut tout prévoir) que dirons-nous en arrivant en Espagne? Comment justifierons-nous l'absence de l'Amiral?

PINSON.

Nous supposerons qu'il est tombé à la mer en observant les astres;

PÉDRILLE.

Bien.

MARGARITA.

Et pour que cette supposition soit vraie, il faut l'y jeter en effet.

PÉDRILLE.

Non.

MARGARITA.

Pourquoi non?

PÉDRILLE.

Il pourrait.... se sauver à la nage, appeler du secours, s'attacher à un cable, suivre le bâtiment, que sais-je moi? et cela ne ferait pas notre compte.

PINSON.

Pédrille a raison... il ne faut pas qu'il en réchappe.

PÉDRILLE.

Si mes camarades veulent m'accorder la préférence...

MARGARITA.

Je la réclame, d'abord comme ton chef puisque je suis Bosseman et que tu n'es...

PÉDRILLE.

Que simple matelot.

MARGARITA.

Ensuite parceque j'ai personnellement à me plaindre de Colomb. Il m'a plus d'une fois maltraité pendant le voyage, et j'ai demandé tous les jours à Dieu l'occasion de me venger. Il me l'envoie enfin, et j'en veux profiter. Je serais incapable d'un assassinat, j'ai trop d'honneur et de religion; mais la mort de l'Amiral, réclamée par les trois équipages, devient dans cette circonstance un acte d'humanité, puisqu'elle tend à conserver la vie à plus de quatre-vingts individus qui périraient infailliblement victimes de son ambition. Ma conscience ne me fera donc aucun reproche à cet égard, au contraire....

PÉDRILLE.

Il ne s'agit pas ici de conscience.

PINSON.

Non, mais de courage, et de ce côté je rends justice à Pédrille, c'est peut-être l'homme le plus intrépide de toute ma caravelle, c'est un diable.

PÉDRILLE.

Il est vrai, le Capitaine n'exagère pas. Aussi je demande d'être associé à l'honnête Bosseman qui veut bien se charger de tuer l'Amiral. Deux valent mieux qu'un; je le soutiendrai, s'il faiblit.

PINSON.

Je n'y vois nul inconvénient, et je reconnaîtrai dans la suite cette marque de zèle.

PÉDRILLE.

Merci, Commandant. J'y suis de tout cœur, voyez-vous.... ce n'est pas l'intérêt qui me guide. A propos, je fais une réflexion, vous devriez peut-être retourner à bord de *la Nina*.

MARGARITA

Le camarade a raison. Nécessairement l'Amiral vous sachant parti, se tiendra moins sur ses gardes. Dès-lors il nous sera plus facile ..

PINSON.

La conséquence est juste. Partons. Si le chef d'équipage vous gêne...

PÉDRILLE.

Il suivra la même route que son maître.

PINSON.

Il me déplait ce Roldan.

MARGARITA.

Et à moi aussi, avec son air de supériorité.

PINSON.

Je le crois dans les intérêts de Colomb.

PÉDRILLE.

Soyez tranquille ; nous arrangerons tout cela pour le mieux. Hâtez-vous, car on pourrait venir.

PINSON.

Je me tiendrai constamment en vue. Aussitôt l'expédition terminée, vous hisserez le pavillon noir et je reviendrai prendre le commandement.

PÉDRILLE.

C'est convenu.

MARGARITA.

Hé bien! camarade, quand commençons-nous?

PÉDRILLE.

Sur le champ. Oh! j'aime les choses faites, moi. Un homme de moins dans la suite du Capitaine ne sera pas remarquée et le contraire ne manquerait pas d'arriver si l'on me voyait ici quand il sera retourné sur son bord. Nous voilà tout portés, nous sommes dans la chambre de l'Amiral, je n'en sors pas que mon projet ne soit exécuté.

PINSON, *à Margarita*..

Je te l'ai dit, c'est un démon... allons, au revoir. (*aux Matelots.*) Vous, le plus grand secret.

PÉDRILLE et MARGARITA.

Adieu, Capitaine. (*Pinson remonte sur le pont.*)

SCENE XIII.

PÉDRILLE, MARGARITA.

MARGARITA.

Concertons-nous bien vîte. Voyons, comment nous y prendrons-nous ?

PÉDRILLE.

Bravement.

MARGARITA.

Ce n'est pas mon avis. Il faut surprendre l'Amiral, l'attaquer à l'improviste.

PÉDRILLE.

Oh ! quelle lâcheté !

MARGARITA.

Peu importe de quelle manière on se défait d'un ennemi, pourvu qu'il n'existe plus. Nous courrons moins de risques, c'est là l'essentiel. Les armoires pratiquées de chaque côté de cette chambre peuvent nous dérober à ses regards. Nous attendrons là pour le frapper qu'il soit endormi ou bien enfoncé dans ses calculs.

PÉDRILLE.

Quand tu devrais te fâcher, je ne puis m'empêcher de le dire, cette manière...

MARGARITA.

Te répugne?

PÉDRILLE.

Oui.

MARGARITA.

Hé bien ! va-t-en, il en est tems encore. Tiens, voilà le canot du Capitaine Pinson qui met à la voile, veux-tu que je l'appelle? (*Il s'avance vers le sabord de gauche.*)

PÉDRILLE, *le repousse brusquement.*

Hé non. Je ne le veux pas. Tu as bien envie que je m'en aille ! je ne sais pas ce que tu médites, mais je reste.

MARGARITA.

Aussi bien la retraite est fermée, j'entends l'Amiral.

PÉDRILLE.

C'est heureux pour toi.

MARGARITA.

Vîte à ton poste, je suis au mien.

PÉDRILLE.

C'est bon, c'est bon... je n'ai pas besoin de tes conseils.

(*Il entre dans l'armoire de gauche, et Margarita dans celle de droite.*)

SCÈNE XIV.

PÉDRILLE, COLOMB, MARGARITA.

COLOMB.

Pinson est parti. Mon équipage paraît calmé; mais le germe de la sédition existe toujours. Si j'en excepte Roldan, j'ai tout à craindre des hommes qui m'environnent. Quand une fois on a osé franchir les limites du devoir, on y rentre difficilement. Le plus léger prétexte peut servir à ces mutins que ma contenance ferme a intimidés cette fois, et qui soulevés de nouveau ne me laisseront peut-être ni les moyens de me défendre, ni le tems d'achever cette courte relation. Quelques mots suffisent pour la terminer. J'attendrai les événemens avec plus de tranquillité quand je serai certain de laisser après moi un souvenir honorable et touchant. (*Il s'assied, ouvre le tiroir et relit les dernières lignes.*) « J'avais trouvé fond à 128 brasses..... (*Il écrit très-vîte et sans parler*) » Tous ces détails sont vrais, ils forment une masse de preuves irrésistibles en faveur de mon système. Si je succombe, puisse un autre plus heureux que moi, profiter de ces lumières et réaliser cette grande découverte qui fera la gloire du siècle dans lequel elle sera consommée! (*il signe.*) CHRISTOPHE COLOMB.

Pour confier avec sécurité cet écrit précieux à l'Océan, seul ami qui me reste, je vais le rouler dans un morceau de toile cirée (1). *(Il ouvre un coffre placé dans le fond et en tire de la toile cirée.)* Le cacheter aux deux bouts... (*Il met aux deux bouts une large plaque de cire rouge, qu'il empreint de son cachet.*) puis l'enfermer dans ce baril bien bouché. (*Il fait entrer son rouleau par le trou du bondon qu'il enfonce à grands coups de marteau, puis il grave sur le baril avec la pointe d'un stilet.* « A son Altesse (2) le Roi d'Espagne. » Va, puissent les vents te porter à ta destination ! (*Il ette le baril dans la mer par le sabord de gauche qu'il a ouvert. Pendant que Colomb a le dos tourné et se penche en-dehors Margarita sort de son armoire.*)

MARGARITA, *à part.*

Il est impossible de désirer mieux. Il est déjà à moitié chemin. (*Il s'avance vers Colomb le poignard levé, et s'apprête à le frapper par derrière.*)

PÉDRILLE *sort brusquement de sa retraite, perce d'un coup de stilet le bras de Margarita, qui laisse échapper*

---

(1) Tous les détails qui suivent sont historiques.

(2) On ne se servait pas encore du mot *Majesté.*

son poignard, et le repousse violemment dans l'armoire dont il tire le verrou.)

COLOMB, *se retournant vivement.*

Qu'est-ce ?.. que vois-je ?..

PÉDRILLE, *jetant sa perruque, ses moustaches, et tombant aux pieds de Colomb.)*

Votre fils.

COLOMB.

Mon fils !

DIÈGUE.

Qui vous demande pardon d'avoir voulu, malgré votre défense, partager votre gloire et vos dangers.

COLOMB.

Tu implores ton pardon, quand tu viens de me sauver la vie ! Viens, mon cher Diègue, viens dans les bras de ton père.

SCENE XV.

COLOMB, DIÈGUE, ROLDAN, MARGARITA.

ROLDAN, *descendant avec précipitation ; il a son arquebuse en bandouillère, un sabre au côté et une hache à la main.*

Qu'y a-t-il de nouveau, ici, morbleu ?

COLOMB.

Mon fils, cher Roldan.

DIÈGUE, *à Roldan.*

Un assassin.

ROLDAN.

Où est-il ?

DIÈGUE, *montrant l'armoire.*

Regarde.

ROLDAN *ouvre l'armoire ; on voit Margarita à genoux et montrant la blessure qu'il a reçue au bras.*

Margarita !... exécrable coquin !. il faut que je l'achève.

DIÈGUE, *l'arrête.*

Non.

COLOMB.

Laisse le vivre pour être témoin de mon bonheur. C'est le plus grand supplice des méchans.

ROLDAN.

Il recommencera.

COLOMB.

Laisse le vivre, te dis-je, il n'est plus dangereux. Nous sommes quatre maintenant et en état de faire tête à l'orage. (*Colomb embrasse de nouveau son fils, Roldan menace Margarita.— La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente la pleine mer. On ne voit que le ciel et l'eau. Du deuxième plan au quatrième, dans toute la largeur du Théâtre est le vaisseau de Colomb, vu en travers, du côté de babord, depuis le grand mât jusqu'au mât de misaine. A l'exception de la grande voile et de la misaine qui sont carguées, toutes les autres sont déployées, mais on ne les voit pas. Les haubans des deux grands mâts se trouvent former les coulisses à droite et à gauche, de manière que le milieu du pont est libre. Ce pont large de deux plans, n'est pas ouvert comme dans les bâtimens de construction moderne, il est praticable d'un bout à l'autre et dans tous les sens. A gauche, à quelques pieds du mât de misaine, est un cabestan garni d'un petit cable. Les escaliers par lesquels on descend à l'entrepont, sont censés à droite et à gauche hors de la vue sur les gaillards d'avant et d'arrière. On compte huit sabords dans toute la largeur du Théâtre. Ce bâtiment n'étant point armé en guerre, ne porte que deux canons à l'arrière pour les signaux, ainsi l'on n'en voit point dans le travers. Les sabords ne servent qu'à éclairer les chambres pratiquées dans l'entrepont. Une balustrade en fer sans bastingage, règne sur le bordage du pont à babord et à tribord. Au moyen de ce que les agrêts des deux grands mâts sont à-peu-près dans l'alignement des coulisses et de ce que les deux grandes voiles sont ferlées et forment plafond, rien n'empêche de voir le fond du Théâtre. La préceinte étant presqu'entièrement cachée, le vaisseau n'a pas plus de cinq pieds hors de l'eau, par conséquent le plancher du pont se trouve tout-au-plus à 7 ou 8 pieds de celui du Théâtre. Les bandes de mer doivent venir jusqu'au trou du souffleur. Plus il y en aura en avant du navire, et plus on produira d'illusion.

SCENE PREMIERE.

MARGARITA, *sur le pont*, INIGO. *Il a la moitié du corps passé à travers le sabord N°. 6* (1) *qui est censé éclairer la cuisine. Il tient d'une main un énorme morceau de biscuit et de l'autre une ligne.* MATELOTS (2).

MARGARITA, *traversant le pont de gauche à droite, s'arrête vers le milieu et se retourne.*

Va, va, je t'ai deviné, Colomb; ta feinte générosité ne m'en

(1) On comptera les sabords en commençant par la gauche.
(2) En général et à l'exception de la 12e. scène de cet acte, le pont

impose pas, elle ne me rendra que plus actif à chercher, à saisir l'occasion de te perdre. Quelque part que nous abordions tu ne manquerais pas de révoquer aussitôt le prétendu pardon que tu m'as accordé, et de me remettre aux mains de la justice, mais je ne me laisserai point prendre à ce piège. La lutte est engagée, il faut que l'un des deux succombe aujourd'hui. (*Il s'éloigne par la droite.*)

SCÈNE II.

INIGO.

(*Il parle la bouche pleine.*) C'n'est pas pour m'vanter, certainement, mais y gn'ia pas sur toute la caravelle une personne plus utile qu' moi. Non seulement j'sis l'coq d'l'équipage..... c'est un drôle d'nom qu'ils ont donné au cuisinier..... l'coq!... non seulement donc j'sis l'coq, j'fais l'pain, j'apprête les viandes, j'sers l'Amiral, mais j'sommes encore l'pourvoyeur d'marée. Vraiment c'est commode on ne peut pas plus. D'la fenêtre d'ma cuisine j'tends ma ligne... d'une main j'prends des poissons et d'l'autre j'les fais frire... c'est agréable, pour ces pauvres bêtes; elles n'ont pas l'tems d's'ennuyer. Je n'les fais pas languir. En v'là un qui mord. J'sens queuqu' chose après ma ligne... (*Il tire doucement le cordeau au bout duquel est l'hameçon. On aperçoit Diège à tribord.*)

SCENE III.

DIÈGUE, *sur le pont*, INIGO.

DIÈGUE, *tenant une ligne et passant de tribord à babord.*

Voyons si je serai plus heureux de ce bord. (*Il plonge sa ligne.*)

INIGO.

Qui qu'est là-haut?

DIÈGUE.

C'est moi. Hé bien! Inigo, fais-tu bonne pêche?

INIGO.

Chût!.. j'en tenons un. (*Il tire toujours et ne trouve rien.*) Gn'y a personne. Oh! qu'c'est enrageant.

DIÈGUE.

Moi, je n'ai pas attendu long-tems!.. je suis mordu.

INIGO.

Pardine! c'est s'tilà qu'était après ma ligne, qui m'a quitté pour vous; vous m'l'avez volé, c'est sûr, comm' si y gn'y en

---

ne reste jamais vide. Il est plus ou moins garni de matelots qui travaillent, vont, viennent, etc. Ainsi donc il est inutile de répéter en tête de chaque scène qu'il y a des matelots; cela est de rigueur.

avait pas d'autres. J'vous en voudrais, si vous n'étiez pas mon frère d'lait.

DIÈGUE, *tirant un poisson dont les écailles sont dorées.*

Regarde.

INIGO.

Oh! qu'il est joli ! tiens! il a des écailles d'or! oh! qu'il est donc gentil! (*Pendant qu'il a la tête levée, un Thon qui paraît à fleur-d'eau, lui prend le morceau de biscuit qu'il tient de la main gauche.*) Hé ben! hé ben!... mon biscuit!.. mon biscuit!.. avez-vous vu c'poisson qui m'a volé mon biscuit?

DIÈGUE, *riant.*

C'est un thon.

INIGO.

Attends, mauvais thon... voleur! malhonnête! on t'en donnera du biscuit! mange tes camarades, et laisse-moi mon dîner.

SCENE IV.

DIÈGUE, *sur le pont*, INIGO, *à travers le sabord*, GENS DE L'ÉQUIPAGE.

Les cris d'Inigo attirent les gens de l'équipage; en un instant le pont est couvert de matelots qui tous viennent regarder à babord, en s'appuyant sur la balustrade.

INIGO.

Y a assez d'bêtes là-bas, sans que tu viennes t'adresser à moi.. entends-tu.... (*Tout le monde se mocque de lui.*) Reviens-y, va... j'te parlerai... aussi c'est vous qui en êtes cause, Seigneur Diègue.

DIÈGUE, *qui n'a cessé de rire.*

Comment donc?

INIGO.

Certainement.... Si vous aviez été là.. .. à côté d'moi, par l'autre sabord, j'n'aurions pas levé la tête, et c'vilain thon n'se s'rait pas donné les tons d'me voler mon biscuit. Descendez seigneur mon frère, j'vous en prie vrai, vous serez ben aimable.

DIÈGUE.

J'y consens, tiens ma ligne... pendant que je vais descendre.

INIGO.

Oui dà. Je l'voulons ben. (*Diègue disparaît un instant. Les matelots retournent à leur besogne.*)

SCENE V.

INIGO.

Faut que j'l'y fasse un' petite tricherie. Puisqu'il est plus

heureux qu' moi, en changeant d' ligne, j' l'y prendrai son bonheur et lui il aura mon guignon. (*Il passe la ligne d'une main dans l'autre.*) En fait d' pêche, s'entend, car j'aimerais mieux descendre incontinent au fin fond d' la mer, que d' ly causer l' moindre mal, à mon frère d' lait.

SCÈNE VI.

DIÈGUE, INIGO.

(*Ils sont vus à travers les deux sabords n°* 5 et 6.)

INIGO.

Là... j' sommes ben mieux comme ça, j' pouvons causer à not' aise, tout du moins. (*Il lui donne une ligne.*) Y doit y avoir un escabeau dans c'te chambre; asseyez-vous, Seigneur mon frère, moi de même, et pis jasons, on a tant d' choses à s' dire après une p'tite absence!... savez-vous qu' v'là quatorze ans qu' je n' nous sommes vus.

DIÈGUE.

Et tu appelles cela une petite absence!

INIGO.

J' pourrions même dire qu'y gn'y en a pas eu d'absence; d' mon côté, toujours, car j' n'ons guère passé d' jour sans songer à vous.

DIÈGUE, *lui tendant la main.*

C'est vrai, nous nous aimions bien.

INIGO.

Quoiqu' ça, c'était moi qu'aimait l' mieux d' nous deux.

DIEGUE.

Tu me fais injure.

INIGO.

Non, non, souviens-toi-z-en, j'étais toujours battu pour toi. Ah! pardon, seigneur mon frère, j'voulions dire pour vous.

DIÈGUE.

Va, va, laisse parler ton cœur, son langage ne trompe jamais.

INICO.

Vous étiez espiègle, taquin comme un p'tit diable, courageux comme un lion, et y m' paraît qu' ça n'a pas diminué.

DIÈGUE.

Au contraire.

INIGO.

Ça n' fra pas d' mal, car il y a un tas d' garnemens sur c' vaisseau, c'est presque tous coquins. Excepté moi et l'amiral, et puis vous et puis l' chef d'équipage Roldan, c' bourru qui n'dit jamais plus d' deux mots à la fois, tout l' reste n' vaut pas un maravedis.

DIÈGUE.

C'est ce qu'il m'a semblé. Je crois que mon père a eu tort de faire grace au Bosseman.

INIGO.

S'il a eu tort? j' vous en réponds. Entre nous, le seigneur Colomb est trop bon. Depuis que j' sommes en mer, ces vauriens-là lui ont fait cent sottises, et il n'a puni personne; plaise au ciel qu'il n'en soit pas la dupe queuqu' jour.

DIÈGUE.

C'est fini. Maintenant, ils n'oseront plus rien tenter.

INIGO.

Je n' m'y fierais pas.

DIÈGUE.

Nous sommes quatre en état de faire une vigoureuse résistance; morbleu, qu'ils y viennent et nous verrons!

INIGO.

Quatre! comment donc comptez-vous ça?

DIÈGUE.

Est-ce que tu ne serais pas brave?

INIGO.

Pas encore tout à fait. J' fais c' que j' peux pour le devenir; j'espère ben avec l' tems et vos leçons en venir à bout, mais jusqu'à nouvel ordre, j' crois qu' vous ferez ben de n' me compter qu' pour une moitié d' brave.

DIÈGUE.

J'ai meilleure opinion de toi.

INIGO.

C' n'est pas l'embarras, si j'étions sûr d'être l' plus fort, j' me battrais comm' un diable; mais, dites-moi, comment ça s' fait-il qu'vous ayez navigué comm' ça, si près d' nous, là... sur la caravelle de c'coquin d'Pinson, sans qu' personne s'en ait douté?

DIÈGUE.

J'y étais incognito.

INIGO.

Oui, comm' qui dirait sous un autr' nom, j'comprends; et même sous un autr' visage, car ces moustaches noires, ça vous défigurait! vous aviez l'air méchant comm' tout.

DIÈGUE.

Décidé à partager la gloire ou les dangers qui devaient résulter pour mon père de cette grande entreprise, après l'avoir embrassé, sur son bord, je revins à terre et son bâtiment mit à la voile. *La Pinta* ne devait partir qu'une demi-heure après le vaisseau de l'Amiral, j'eus donc le tems de me déguiser comme tu l'as vu; ma belle mère qui avait combattu de toutes ses forces le projet de son mari, effrayée des périls sans nom-

bre auxquels il allait s'exposer, m'avait fait engager dans l'équipage de *la Pinta*, sous le nom supposé de Pédrille. Tous deux nous espérions que je veillerais sur Colomb, que mon secours ne lui serait pas inutile. C'est Dieu sans doute qui nous avait inspirés; il a permis, pour la première fois peut-être, qu'un acte de désobéissance devînt un acte méritoire, puisque j'ai eu le bonheur de conserver les jours de mon père.

INIGO.

Pour ça, il est ben sûr qu' sans vous, mon pauvre parrain était défunt pour le moins. Chût!... ah! pour le coup, j' sens queuqu' chose après ma ligne... (*à part.*) J' savais ben qu' la sienne m' porterait bonheur. (*haut.*) Tiens, c'est un fagot d'épines!... ça n'est fait qu' pour moi, ces choses-là.

(*Il veut le rejeter dans la mer.*)

DIÈGUE *l'arrête, et prend la branche qui est garnie de ses feuilles et de petits fruits roux.*

Arrête, mon ami; ceci est plus heureux que tu ne l'imagines. Cette branche semble en effet appartenir à un arbre épineux, que je n'ai jamais vu en Europe; on voit qu'elle a été coupée depuis peu; cette feuille, ce fruit roux me sont également inconnus; cette découverte fera grand plaisir à mon père, je vais...

INIGO.

Ah! je vous en prie, Seigneur mon frère, ne m'privez pas du plaisir de l'y être agréable, à c' bon monsieu Colomb.

DIÈGUE.

Ta demande est d'autant plus juste, que c'est toi...

INIGO, *revenant sur ses pas.*

Où qu'c'est qu'il est l'Seigneur Colomb?

DIÈGUE.

Il jetait la sonde quand je suis venu te trouver.

INIGO, *revenant encore.*

Vous m'attendrez ici, n'est-ce pas?... J'nous amuserons à pêcher jusqu'à c'soir.

DIÈGUE.

Oui, va donc.

SCÈNE VII.

DIÈGUE.

Je ne partage que trop les inquiétudes de ce fidèle serviteur. Pinson est un ambitieux adroit, il ne laissera pas aux mutins le tems de se refroidir, et je crains qu'avant l'expiration des trois jours demandés par mon père, le traître ne tente un nouveau soulèvement. En tout cas il est convenu entre Roldan et

moi que l'un de nous deux accompagnera partout Colomb : les séditieux n'arriveront à lui qu'après nous avoir donné la mort.

SCENE VIII.

COLOMB, ROLDAN, DIÈGUE, MARGARITA puis INIGO.

COLOMB, *avant de paraître sur le pont à gauche.*
Margarita !

ROLDAN, *de même.*
Bosseman ! . . .

MARGARITA, *sans être vu, à droite.*
Plaît-il, Seigneur ?

COLOMB.
Que l'équipage se rende en armes sur le pont (*Il paraît*). La tempête d'hier ne nous a pas permis de faire les manœuvres accoutumées ; il faut réparer le tems perdu.

MARGARITA, *se montrant à peine et retournant sur ses pas.*
Il suffit. (*Un matelot qui précède Colomb, traverse le pont, portant la ligne de sonde.*)

INIGO, *accourant à la rencontre de Colomb avec la branche qu'il a pêchée.*
Voyez donc, Seigneur Colomb, c'que j'viens d'pêcher avec ma ligne ! un buisson vert ! . . .

COLOMB.
Coupé tout récemment ! . . Ceci vient encore à l'appui de mes conjectures. (*à Roldan*) Toi qui as parcouru bien des côtes étrangères, reconnais-tu ce feuillage ?

ROLDAN.
Non.

COLOMB.
Cette écorce ?

ROLDAN.
Du tout.

COLOMB.
Ce fruit ?

ROLDAN.
Pas davantage.

COLOMB.
D'où cela vient-il?

ROLDAN.
Ma foi, je n'en sais rien.

COLOMB.
De ce continent que nous cherchons.

ROLDAN.

Ou d'un autre.

COLOMB.

Et que nous découvrirons.

ROLDAN.

Cela n'est pas sûr

COLOMB.

Tu pourrais encore douter de son existence !

ROLDAN.

Que t'importe que j'en doute ou que n'en doute pas, pourvu que je te suive?

COLOMB.

Ne venons-nous pas de trouver fond à 42 brasses? hier nous en avions 128.

ROLDAN.

C'est peut-être l'approche d'un banc.

COLOMB.

Pourquoi veux-tu combattre sans cesse mes espérances ?

ROLDAN.

Parce que je t'aime.

COLOMB.

Tu m'affliges.

ROLDAN.

J'en suis fâché. Alors ne m'interroge pas.

COLOMB.

Tiens! regarde ces mouettes, ces albatros qui volent autour du bâtiment. (*On voit des oiseaux de mer traverser le fond du théâtre.*)

ROLDAN.

Nous en avons vu pendant toute la route, ou à-peu-près.

COLOMB.

Et tu concluds de là ?

ROLDAN.

Qu'ils nous ont suivis.

COLOMB.

Comment ?

ROLDAN.

En se posant alternativement sur l'une des trois caravelles.

COLOMB.

Par quelle fatalité tous tes raisonnennemens tendent-ils à détruire mes conjectures ?

ROLDAN.

Je voudrais une preuve.

COLOMB.

Je vais t'en donner une. . . . du moins je le crois. Vois-

tu cet oiseau perché sur la vergue du grand hunier? si je ne me trompe c'est un perroquet.

ROLDAN.

Nous allons bientôt le savoir. (*D'un coup d'arquebuse il tue l'oiseau, qui tombe sur le pont.*)

DIÈGUE.

(*Avec effroi.*) Qu'est-ce que cela ? (*Il disparaît.*)

COLOMB.

Effectivement c'en est un.

ROLDAN.

Je commence à espérer.

COLOMB.

Et moi je ne doute plus. Cet oiseau, tu le sais, a le vol court et pesant, au point de ne pouvoir traverser des bras de mer de plus de huit à dix lieues. (1) Le plumage de celui-ci ne ressemble point à ceux d'Afrique; il est donc certain qu'il est venu d'une terre qui se trouve tout au plus à dix lieues de nous.

ROLDAN.

Voilà du positif.

INIGO.

Je cours apprendre cette bonne nouvelle au seigneur Diègue. (*Il sort par la droite et emporte le perroquet.*)

ROLDAN.

Mais dans quelle direction ?

COLOMB.

Toujours la même. Je vais consulter la boussole et commander au pilote de gouverner toujours à l'ouest. Toi ! qui m'as inpiré ce projet téméraire et qui m'a donné la force de l'exécuter, fais que j'aborde enfin sur cette terre inconnue ! que le jour qui éclairera cette grande découverte soit le dernier de ma vie, j'y consens ; qu'aurai-je à désirer encore ? j'aurai illustré mon pays et immortalisé mon nom ! (*Il s'éloigne par la droite, avec Roldan.*)

SCÈNE IX.

MARGARITA *sur le pont.*

MARGARITA. *Il a entendu les derniers mots de l'Amiral.*

Ah ! tu demandes au ciel que ce jour soit le dernier de ta vie, je me charge de te satisfaire. (*Il appelle du geste trois matelots et les conduit vers la balustrade à babord, comme pour leur montrer quelque chose en mer, il regarde si les sabords sont fermés, et parle ensuite à demi voix.*) Je vous connais pour les plus déterminés : voulez vous enfin vous dé-

(1) Buffon. Histoire Naturelle des Oiseaux, in-12, tome 11, p. 117.

livrer de Colomb? (*les matelots font un signe d'approbation.*) L'occasion est parfaite. Peut être ne la retrouverez vous plus. Chargez vos arquebuses avec des balles et pendant l'exercice. . . (*Les matelots donnent leur adhésion.*) Hâtez-vous. (*Les matelots s'éloignent, Margarita va sonner la cloche.*)

SCENE X.

DIÈGUE, ROLDAN, COLOMB, MATELOTS, MARGARITA.

(*Les hommes de l'équipage se rassemblent sur le pont avec leurs arquebuses ; quand tous sont réunis sur deux rangs placés en ligne géométrale, Colomb arrive par la droite et les passe en revue. On a remarqué que Diègue a parlé bas à son père et qu'ensuite celui-ci a donné, à voix basse, un ordre à Inigo. Les trois matelots complices de Margarita sont dans le milieu du premier rang.*)

COLOMB.

Mes amis, c'est surtout lorsque nous touchons au moment d'aborder sur des rivages inconnus qu'il devient plus important pour votre sûreté de vous familiariser avec les exercices militaires. J'ignore, ainsi que vous, de quels hommes est peuplé cet autre Continent. Peut-être nous faudra-t-il les combattre et vous me remercierez alors, d'avoir, par ma prévoyance, assuré votre salut et facilité cette glorieuse conquête. Par le flanc droit-à-droite ! . . . front ! . . . présentez armes . . . . portez armes ! . . . . . apprêtez . . . . . armes ! ce mouvement est mal exécuté. Je vais vous l'enseigner. Diègue, Roldan, imitez moi (*aux matelots.*) Vous tous, l'arme au pied . . . . . regardez et profitez. (*Sans aucune affectation, Colomb, Diègue et Roldan désarment les trois matelots complices de Margarita et se mettent en position de faire l'exercice. Colomb commande et exécute tout à la fois.*) Apprêtez armes ! . . en joue ! (*Colomb, Diègue et Roldan dirigent chacun leur arquebuse sur ces trois matelots qui paraissent effrayés.*) Vous tremblez et vous avez raison. A genoux! misérables . . . à genoux ! . . Si je n'écoutais que mon juste ressentiment, vous recevriez, à l'heure même, la mort que vous m'aviez destinée.

MARGARITA.

Quoi donc excite à ce point votre colère?

COLOMB.

Peut-être le sais-tu mieux que personne.

MARGARITA.

Moi, seigneur, je vous proteste . . .

INIGO.

Quoiqu'il en soit, je veux bien l'apprendre à tout l'équipage. Mon fils a vu ces trois scélérats charger leurs armes dans le dessein de m'assassiner. (*Pour prouver la vérité de ce qu'il avance, Colomb met la baguette dans son arquebuse ; on voit qu'elle est chargée.*) J'exige qu'ils soient chagés de chaînes et enfermés dans la fosse aux lions.

(*Mouvement parmi les matelots.*)

On entend murmurer ces mots: Nous ne le souffrirons pas.

COLOMB.

Vous ne le souffrirez pas, dites-vous ?.. c'est moi qui ne souffrirai pas que l'on attente à mon autorité. (*On voit Inigo à gauche, il marche en se baissant et parait répandre quelque chose sur le pont*) Approche. (*Inigo présente à Colomb une mèche allumée.*) Voyez cette trainée de poudre, elle communique à la Sainte-Barbe.

INIGO.

Y g'nia rien d'si sur· C'est moi que j'viens d'la faire.

COLOMB.

Mettez bas les armes, ou je fais sauter le bâtiment.

MARGARITA, *se plaçant entre Colomb et les matelots.*

Amiral, votre courroux est légitime et je ne puis implorer votre indulgence en faveur de ces trois coupables, ils ont mérité la mort. (*bas aux matelots.*) Je vous sauverai. (*haut.*) Mais ils ne peuvent être condamnés que par un conseil de guerre dont les commandans des deux autres caravelles font essentiellement partie.

COLOMB.

C'est juste.

MARGARITA.

Vous penserez sans doute qu'ils doivent être mis aux fers jusqu'à ce que nous ayons abordé sur ce nouveau Continent ou que nous soyons de retour en Espagne. (*aux matelots.*) Obéissez à l'Amiral, je vous le conseille.

ROLDAN.

Obéissez, ou morbleu ! (*Les matelots posent leurs armes qui sont emportées aussitôt par Diègue, Roldan et Inigo. Margarita enchaîne les trois coupables.*)

COLOMB.

Craignez qu'enfin je ne me lasse de pardonner.

ROLDAN.

Oui.

DIÈGUE.

Efforcez-vous désormais, par une conduite irréprochable, de faire oublier à l'Amiral votre rébellion.

(Margarita se dispose à emmener les matelots enchaînés.)

ROLDAN, *à Margarita, lui prenant les chaînes et le repoussant.*

Ne crois-tu pas qu'on va te les confier ?

MARGARITA.

Pourquoi non ?..

ROLDAN.

Ne me fais pas parler, hypocrite !

(La Vigie crie du haut sans être vue.)

Maître, veille au grain.

COLOMB.

Roldan, la Vigie annonce un grain, laisse à Margarita le soin de veiller sur ces hommes, et ordonne les manœuvres nécessaires.

ROLDAN, *à haute voix.*

Veille aux drisses ! En haut tout le monde !

(Les matelots se placent aux fils de manœuvre.)

COLOMB, *se retournant vers les gens de l'équipage.*

C'est à vous tous que je confie leur garde. Si je vous ai montré de la sévérité, je crois vous avoir prouvé plus souvent encore que l'on peut tout attendre de ma clémence. Un repentir sincère effacera tous vos torts.

ROLDAN.

C'est plus fort que lui, il ne se corrigera jamais.

DIÈGUE, *bas à Roldan.*

Sans faire semblant de rien, je vais suivre les prisonniers jusqu'à leur destination.

ROLDAN.

Tu feras bien. *(Tout le monde s'éloigne.)*

SCENE XI.

COLOMB, ROLDAN.

(Roldan va et vient, donne des ordres, et se place enfin au pied du grand mât pour commander les manœuvres.) Chaque commandement est précédé d'un coup de sifflet, auquel tout l'équipage répond : Commande !

ROLDAN.

Hale bas le grand foc !

COLOMB *est allé chercher l'astrolabe, et observe le ciel qui s'obscurcit et se couvre de nuages.*

La Vigie a dit vrai. C'est un fort grain qui s'avance. *(Quelques éclairs sont suivis de légers coups de tonnerre. La pluie tombe avec violence, la mer grossit, et le vaisseau éprouve progressivement un fort mouvement de tangage.)* (*à Roldan.*) Il faut ralentir notre marche. La nuit approche, nous pourrions donner contre un banc... remonter un écueil à fleur d'eau.

ROLDAN.

Oui, oui, c'est fort sage. (*un coup de sifflet.*) Amène et cargue les perroquets! (*Les mousses grimpent aux haubans, tout est en mouvement sur le pont.*) Ce n'est pas cela. Pèse sur la carque du petit perroquet à tribord! Largue l'écoute du grand perroquet à babord! (*coup de sifflet.*) Cargue l'artimon! *Toutes les manœuvres s'exécutent en silence et dans le plus grand ordre. Au milieu de ce choc des élémens, Colomb continue ses observations.*

Ce ne sera rien. (*regardant le ciel.*) Il n'y a plus que de la pluie dans le grain, nous n'avons rien à craindre. En bas tout le monde! (*un coup de sifflet.*) Pare manœuvre! (*Tout l'équipage répond :*) A la bonne heure! (*Tous les matelots se retirent.*)

SCENE XII.

COLOMB, ROLDAN, DIÈGUE.

DIÈGUE, *revient en courant.*

(*Bas à Roldan.*) Ils sont dedans et je tiens la clef.

COLOMB.

Que dit l'équipage ?

DIÈGUE.

Il paraît divisé. Quelques-uns murmurent; le plus grand nombre t'approuve.

COLOMB.

Ceux-là contiendront les autres. (*à Roldan.*) Maintenant je te conseille d'aller prendre du repos.

ROLDAN.

Qui veillera sur le bâtiment ?

COLOMB.

Moi et mon fils. Tu n'as pas fermé l'œil la nuit dernière.

ROLDAN.

Ni toi non plus.

COLOMB.

Tu dois être fatigué.

ROLDAN.

Comme toi.

COLOMB.

Tu as besoin de dormir.

ROLDAN.

Pas plus que toi.

COLOMB.

Ta présence est inutile ici. Cette nuit est trop importante pour que je ne la passe pas tout entière sur le pont.

ROLDAN.

Et de quel droit prétends-tu que je dorme tandis que tu veilleras?

COLOMB.

Parce que je le desire.

ROLDAN.

Cela me contrarie.

COLOMB.

Je le veux.

ROLDAN.

Tu as tort.

COLOMB.

Je l'ordonne.

ROLDAN.

C'est une injustice.

COLOMB.

Allons, je t'en prie.

ROLDAN, *à part.*

Diable d'homme ! (*haut*) Tu me chasses donc, je te déplais?..

COLOMB.

Hé non, mon brave Roldan ! L'affection que j'ai pour toi, me fait un devoir de veiller sur ta santé. Je te le répète, ta présence est inutile jusqu'à nouvel ordre ; si j'ai besoin de toi, je t'appellerai... sans façon.

ROLDAN

Quel entêtement ! je n'ai pas sommeil. (*bas à Diègue.*) Si ces coquins...

DIÈGUE, *de même.*

Je ne le quitterai pas un instant ; nous sommes armés, au moindre bruit je t'éveille. (*haut*) Comment ! Roldan, le chef de l'équipage, celui qui doit donner l'exemple de la subordination.

ROLDAN.

(*à part*) C'est juste. (*haut*) J'obéis, mais je ne dormirai pas.

COLOMB.

Comme tu voudras. Mon autorité ne s'étend pas jusques-là. (*Roldan s'éloigne par la droite. Le ciel est tout-à-fait sombre.*)

SCENE XIII.

COLOMB, DIÈGUE.

DIÈGUE.

Il était tems de serrer les voiles.

COLOMB.

Oui, le vent aurait pu nous jeter à la côte.

DIÈGUE.

En vérité, mon père, il semble que nous soyons sur les pa-

rages d'Espagne ou de Portugal. Tu parles de cette côte comme si elle nous était familière, comme si nous étions certains d'y aborder.

COLOMB.

Je ne doute pas que nous n'en ayons connaissance cette nuit ou demain matin. Oui, mon fils, Dieu protège évidemment mon entreprise. Si les indices positifs que j'ai recueillis pendant le cours de cette longue navigation, et notamment aujourd'hui, pouvaient me paraître insuffisans, si j'étais assez incrédule pour ne point attribuer à sa grâce l'inconcevable bonheur avec lequel j'ai surmonté jusqu'ici tous les obstacles et affronté des périls sans nombre, pourrais-je méconnaître la main toute puissante qui a opéré notre réunion miraculeuse dans la circonstance la plus critique de ma vie? (*Il presse son fils contre son sein.*) Oh! non sans doute. Mon cher Diègue, confondons nos actions de grâces, que nos voix reconnaissantes s'unissent et s'élèvent vers le souverain maître du monde! je n'ai plus de maux à redouter, puisqu'il me permet de presser sur mon cœur un fils bien aimé, l'appui de ma vieillesse, et ma plus chère espérance. (*Ils s'embrassent.*)

DIÈGUE.

Je ne sais si je m'abuse, mon père, mais je viens d'éprouver une sensation nouvelle. J'ai cru respirer un air qui n'est pas celui de l'élément sur lequel nous voguons; il m'a rappelé ces vapeurs odorantes qui s'exalent d'une vaste prairie après les pluies d'orage, ou plutôt cette atmosphère embaumée dans laquelle je me suis trouvé plus d'une fois en me promenant le long des jardins qui bordent les rives du Tage.

COLOMB.

En effet... tu ne te trompes point, mon fils, et ceci nous annonce incontestablement le voisinage très prochain de la terre. De ce bord la différence est plus sensible encore.

DIÈGUE.

Il est vrai.

COLOMB, *regardant à gauche vers le fond qu'il indique.*

Regarde, je viens de voir un point lumineux.

DIÈGUE.

Dans quelle direction?

COLOMB.

Là, vis-à-vis... au sud-ouest.

DIÈGUE.

C'est peut-être le fanal de l'une des deux caravelles.

COLOMB.

Non, elles marchent après nous... ainsi...

SCENE XIV.

DIÈGUE, COLOMB, MARGARITA, six Matelots.

(*Six hommes de l'équipage dirigés par Margarita, s'avancent à pas de loup sur le pont. Trois se jettent sur Colomb et les trois autres sur Diègue. Au même instant et sans qu'ils puissent se reconnaître, on leur couvre la bouche avec une ceinture, on leur attache les bras et les jambes, de manière qu'il n'ont aucun moyen de résistance. Margarita les désarme. Les trois qui se sont chargés de Colomb l'élèvent au dessus de la balustrade du pont à babord, et sont prêts à le jeter dans la mer.*)

MARGARITA, *les arrête.*

Non, cela ferait du bruit. Nous ne sommes pas tous d'accord, ses partisans accourreraient, on le sauverait peut-être, et nous serions perdus. Il faut lui lier les bras et les jambes pour l'empêcher de nager, puis le descendre doucement au fond de la mer, par le moyen du cabestan. Attachez le fils au mât de misaine, nous reviendrons à lui après nous être débarrassés du père. *Tout cela s'exécute ainsi que l'a proposé Margarita, avec le moins de bruit possible. Colomb est suspendu à un cable, accroché derrière son dos. Trois hommes sont au cabestan, Margarita assis sur le pont, dirige le cable et le lâche doucement en le faisant glisser sur une poulie qui tient à la balustrade.*

SCENE XV.

DIÈGUE, *à gauche, attaché au mât*, COLOMB, MARGARITA, INIGO, ROLDAN.

INIGO, *ouvrant le sabord n°. 7 et amenant Roldan.*

J'vous dis qu'y s'passe queuqu'chose d'extraordinaire sur l'pont.

ROLDAN.

Tu crois ?

INIGO.

J'ons voulu y aller en tapinois et j'ons vu deux grands gaillards avec leux arquebuse assis en haut d'l'escalier.... j'sis sûr qu'ils veulent faire du mal à mon parrain. Ecoutez plutôt...

ROLDAN.

Je n'entends rien. (*Il écoute. Inigo regarde à sa droite et voit Colomb que l'on descend et dont les pieds touchent à la mer.*

INIGO.

Oh ! les coquins ; v'là qu'ils l'noyent.

ROLDAN.

Morbleu ! courons.

INIGO.

Venez par ici. (*Il referme le sabord.*)

MARGARITA, *aux matelots.*

Un moment... J'ai cru entendre... ne bougez pas. (*Les matelots s'arrêtent pour écouter.*) Ce n'est rien, allez un peu plus vite. (*En effet ils doublent le mouvement de rotation et Colomb disparait sous les eaux. Deux sabords* n°s. 3 et 4, *s'ouvrent, ce sont de ceux qui se trouvent à droite et à gauche de l'endroit où file le cable. Inigo se pend à ce cable de toute sa force et continue à le tirer pour faire supposer aux méchans matelots que leur victime y est encore attachée. Roldan d'une main vigoureuse, retire Colomb, dénoue la ceinture qui lui couvre la tête, coupe le lien qui retient ses bras, de manière que l'Amiral, placé sur la préceinte, se tient d'une main au sabord et se sert de l'autre pour dégager ses jambes. Quand il est tout à fait libre, il rentre dans le vaisseau par le sabord, n°. 4. Inigo continue toujours sa manœuvre qui abuse complétement Margarita. Il fait sombre.*)

MARGARITA.

Il doit être à vingt brasses pour le moins, cette fois il sera bien habile s'il en réchappe. Coupez le cable, le reste va nous servir pour son fils; amène-le, tandis que nous sommes en train. (*On coupe le cable.*)

La Vigie crie : Terre! terre!

MARGARITA, *effrayé.*

Terre! oh! mon Dieu!

La Vigie continue plus fort. Maitre! Terre! Terre!

MARGARITA.

Nous sommes perdus!...

ROLDAN.

(*En dehors.*) Me voilà!

MARGARITA.

Payons d'audace. (*Par son conseil, les matelots coupables entourent le mât de misaine et dérobent ainsi Diègue aux premiers regards de Roldan.*)

ROLDAN, *accourant par la droite.*

La Vigie a reconnu la terre.... où est l'Amiral?....

MARGARITA.

Je l'ignore.

ROLDAN, *le prenant par le collet et le secouant avec rudesse.*

L'Amiral, te dis-je!... Qu'en as tu fait?

MARGARITA.

Ce que j'en ai fait?...

ROLDAN.

Tu as cru lui donner la mort.

MARGARITA.

Quelle horreur ! . . .

ROLDAN.

Rassure-toi, je l'ai sauvé.

MARGARITA, *totalement déconcerté.*

Où fuir ?. . .

ROLDAN.

Dans l'éternité.

MARGARITA.

Que dites-vous ?. . .

ROLDAN.

Pendu ou noyé, choisis.

MARGARITA.

Mais . . . .

ROLDAN.

Noyé ou pendu, choisis.

MARGARITA.

Enfin . . . . .

ROLDAN.

Tu ne veux pas choisir !... il faut que quelqu'un annonce aux habitans de la mer notre arrivée dans l'autre monde, et c'est toi que j'en charge. (*Il le précipite dans la mer du côté de tribord.* Hola Vigie ! où la terre ?

La Vigie répond: à tribord par le grand mât.

ROLDAN, *sur l'arrière, par conséquent tournant le dos à Diègue.*

Amiral ! Amiral ! terre à tribord par le grand mât . . . . (*Les matelots détachent Diègue et lui demandent grâce. Tout l'équipage accourt sur le pont en sautant et en criant:* Terre ! Terre ! (*C'est un véritable délire.*)

COLOMB, *paraît et se jette dans les bras de son fils et de Roldan. Inigo qui le suit partage la joie commune.*

La voilà donc cette terre, objet de tous nos vœux ! .. (*Les matelots coupables tombent à genoux.* Relevez-vous.)

(*Les mousses garnissent les haubans. Tous les sabords sont ouverts et occupés par des gens de l'équipage qui agitent leurs chapeaux. Les nuages en se dissipant par dégrés laissent voir la terre. On distingue à une très-petite distance une île bien boisée et dont l'aspect est pittoresque. Ce tableau est éclairé par la lune. L'Amiral paraît au comble de la joie. Tout l'équipage crie :* VIVE COLOMB ! *On tire le canon. La toile tombe.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Le théâtre représente une partie de l'île Guanahani. Dans le fond, une montagne boisée, et à plusieurs révolutions. Le devant de cette montagne, en pente vers la gauche, conduit à la mer, que l'on ne voit pas. Du haut d'un rocher élevé de douze à quinze pieds et placé au quatrième plan à droite, s'échappe un filet d'eau qui tombe dans un premier bassin, s'élargit et forme une nappe de cinq à six pieds, qui retombe en double cascade (1) *dans un ruisseau, dont les bords sont garnis de fleurs et de roseaux ; ce ruisseau se perd vers la droite. Sur le devant, de chaque côté, des huttes en cône, couvertes de feuilles de bananiers, cocotiers, lataniers, etc. celle de gauche, plus grande que les deux qui sont vis-à-vis, est habitée par le Cacique ; des arbres fleuris et des plantes répandues avec profusion, enjolivent ce site, et contribuent à le rendre pittoresque.)*

SCENE PREMIÈRE.

Habitans de l'île, KARAKA.

(Au lever du rideau, les habitans de l'île, hommes, femmes, enfans, assis sur leurs talons, les coudes sur les genoux et tenant leur tête à deux mains, forment une ligne diagonale qui s'étend depuis la cascade, jusqu'à la cabane du Cacique; tous ont une grande plaque d'or sur la poitrine, un grand anneau d'or passé dans les narines et une petite feuille d'or au bout du nez.

(La vieille Karaka sort de sa hutte et consulte la tribu pour savoir si l'on approuve la demande qu'elle est dans l'intention de faire au Cacique, de la main de la belle Azakia, sa fille, pour son fils Kérébek qu'elle dépeint comme étant beau, bien fait et pourvu de toutes les grâces. Tous les sauvages baissent la tête trois fois en signe d'adhésion. Alors Karaka va près de la hutte et appelle Kérébek.

SCÈNE II.

Les Mêmes, KÉRÉBEK.

(Kérébek parait ; il est long, maigre, sec et horriblement tatoué; tout le monde le trouve très-bien, et l'engage à faire sa demande. Karaka lui ordonne de rentrer, en lui disant qu'elle se charge de la commission et qu'elle le rappellera quand il en sera tems ; il obéit. Karaka va frapper trois

(1) Cette cascade est naturelle.

coups à la porte de la hutte du Cacique, et se prosterne en posant la tête contre terre : Oranko !)

(*Tous les sauvages se lèvent, se tournent du même côté que Karaka, et se mettent dans la même attitude, jusqu'à ce que le Cacique paraisse.*)

SCÈNE III.

ORANKO, KARAKA, Sauvages, puis KEREBEK.

(*Oranko paraît, il a une couronne d'or sur la tête et une longue plume rouge à chaque oreille, il ordonne à toute la tribu de se relever.*)

ORANKO, *à Karaka.*

Cati louma ! (1)

KARAKA.

Amouliaca Azakia Kérébek. (2) (*Oranko hésite.*)

(*Karaka, pour le décider, appelle son fils. Oranko désire connaître les moyens qu'il a pour plaire à Azakia. Kérébek, après avoir montré sa personne, et surtout sa figure, prend une massue et brise d'un seul coup un arbre qui se trouve près de lui, tend son arc et abat avec une flèche, une noix de coco qu'il a montrée d'avance. Ensuite, il prie Oranko de désigner le plus robuste de l'assemblée, qui s'avance pour lutter avec lui. Kérébek l'enlève comme une plume, et le terrasse du premier choc.*)

ORANKO.

Inalaki. (3)

(*Tous les sauvages applaudissent à ce triple triomphe, en baissant trois fois la tête. Kérébek, après avoir montré sa force, veut prouver son adresse, et va chercher dans sa hutte des paniers, des nattes de jonc et une ceinture en plumes rouges. Karaka affirme que le tout est l'ouvrage de son fils. Comment résister à tant de perfections réunies?*)

ORANKO.

Chicalamai. (4)

(*Il entre dans sa hutte, et chacun témoigne la plus grande impatience de voir Azakia. Kérébek exprime particulièrement sa joie, par des gambades ridicules.*)

SCENE IV.

AZAKIA, ORANKO, KEREBEK, KARAKA, Sauvages.

(*Oranko amène Azakia. Elle est jeune, jolie, sa taille est svelte, son air modeste. Son père lui apprend qu'il a promis de l'unir à Kérébek.*)

---

(1) Que lui veux-tu ? (2) Demander ta fille Azakia pour Kérébek. (3) Bien. (4) J'y consens.

ORANKO.

Itara amoutou Koulé oüèkelli ? (1)

(La jeune sauvage en levant les yeux sur l'époux qu'on lui destine, paraît le trouver bien laid. Kérébek, accroupi, tourne autour d'elle en la flattant, et cherche à la séduire par toutes sortes de singeries.)

(Azakia reste indifférente. Enfin Kérébek va dans sa hutte, en rapporte les présens qu'il destine à sa future, et les dépose à ses pieds. Azakia se décide ; ce qui lui plait sur-tout, c'est la ceinture de plumes rouges. Karaka, aidée des autres femmes, la lui attache sur-le-champ. Azakia va se regarder dans l'eau de la cascade, et se trouve bien. Dès ce moment, elle consent à épouser Kérébek, qui est au comble de la joie. Oranko va chercher une coquille dans sa hutte ; on se range de chaque côté de la cascade. Karaka remplit la coquille et la présente à son fils, qui après avoir bu donne le reste à Azakia. Oranko apporte aux époux une baguette blanche et courte, dont ils prennent chacun un bout et qu'ils rompent.)

ORANKO.

Areskoui, Azakia Karaititi-arou. (2)

(Ivre d'amour, Kérébk veut en donner des preuves à sa compagne, il remercie Oranko en frottant son nez contre celui du Cacique, congédie tous les sauvages venus pour assister à cette cérémonie, et se dispose à emmener bien vite sa femme dans sa hutte.)

(Karaka veut le suivre, il la prie de n'en rien faire et insiste absolument pour qu'on le laisse seul avec Azakia, qui ne parait pas trop effarouchée de ses empressemens. On est près de se séparer, quand on entend à gauche un coup de canon.)

TOUS.

Anakilika ? (3) *(Ce bruit inconnu, étonne les sauvages.)*

ORANKO.

Oüallou hougourou. (4)

(Un second coup, plus rapproché, fait connaitre que c'est une erreur, l'effroi est général ; quelques-uns courent sur la montagne et font des démonstrations tout à fait grotesques ; ils se sauvent en voyant le feu des caravelles et reviennent annoncer avec de grands gestes, qu'ils ont vu trois vaisseaux au bord de la mer, à gauche, et que c'est delà que part ce bruit qui les étourdit au point qu'ils se

---

(3) Veux-tu celui là pour ton mari ? (2) Au nom du grand Esprit, Azakia est ta femme. (5) Qu'est-ce que cela ? (4) C'est tonnerre.

bouchent les oreilles. On entend une fanfare de trompettes: ce son qui leur est également inconnu, les frappe. Kérébek, qui est allé aussi dans le fond, revient et explique de son mieux qu'il a vu des hommes descendre des vaiseaux, que ces hommes sont habillés de la tête aux pieds, qu'ils ont une coiffure, des plumes sur la tête et qu'ils marchent de ce côté, précédés de tambours et de trompettes, en effet, on entend à une distance peu éloignée, une marche militaire. Kérébek propose d'aller en armes à leur rencontre, Oranko s'y oppose. Après s'être assuré de la vérité, il pense au contraire qu'il est prudent de s'éloigner et de se réfugier dans le bois voisin pour y épier les mouvemens des nouveaux venus, et connaitre leurs intentions ; on adopte son avis et tous s'éloignent.)

SCÈNE V.

INIGO, ROLDAN, COLOMB, DIÈGUE,
Matelots armés.

(*Précédés de tambours, de trompettes, d'une partie de son équipage armé, et suivi de Roldan, Colomb arrive par la gauche de la montagne du fond ; il tient son fils à bras le corps, et porte de la main droite l'étendart d'Espagne déployé.*)

COLOMB, *mettant un genou en terre et se découvrant. Tout le monde l'imite.*

Avant tout, rendons grâce à celui qui a daigné nous conduire à travers les écueils, et protéger cette grande entreprise. (*Il se relève.*) En ma qualité d'Amiral de l'Océan et et de Vice-roi des grandes Indes, je prends possession du nouveau Monde au nom de leurs Majestés catholiques Ferdinand et Isabelle.

(*Il enfonce son drapeau dans la terre : roulement, fanfare.*)

TOUS.

Vive Colomb ! vive le Roi !

COLOMB.

Roldan, prends cet étendart ; va le planter sur le point le plus élevé de cette montagne, et à la vue de la mer. Selon l'usage pratiqué par les navigateurs, tu feras enterrer au bas cette boite de plomb, qui contient l'abrégé de notre voyage, et le procès-verbal de ma prise de possession.

DIÈGUE.

Je me charge de la boite.

ROLDAN, *se déridant.*

Merci, voilà une commission qui me dédommage des ennuis de la route.

COLOMB.

Tu ne seras donc plus de mauvaise humeur?

ROLDAN, *toujours aussi brusque.*

Hé non, puisque tu es heureux.

COLOMB, *lui tendant la main.*

Brave homme! toujours le même.

ROLDAN.

Pourquoi veux-tu que je change? est-ce que tu te lasses d'être bon, toi?

COLOMB.

C'est un devoir.

ROLDAN.

Tu suis l'élan de ton cœur, n'est-ce pas? moi, j'imite ton exemple.

COLOMB.

Partez, et revenez bientôt. Nous nous retrouverons ici, j'indique cette cascade comme le lieu du rendez-vous à tous ceux qui s'éloigneraient pour aller à la découverte.

(*Diègue et Roldan diparaissent devant la cascade, accompagnés par quelques matelots.*)

SCÈNE VI.

PINSON, COLOMB, INIGO, Matelots.

COLOMB, *à Pinson qui arrive par la gauche, suivi de quelques matelots.*

Hé bien, Capitaine, que vous semble de ceci? suis-je encore un aventurier?

PINSON, *s'inclinant.*

Illustre Colomb, après Dieu tu es notre Sauveur. Tu seras la source de notre fortune.

COLOMB.

Je l'espère, et il ne dépendra pas de moi que cet espoir ne se réalise. Ton frère nous a-t-il rejoints?

PINSON.

La brume épaisse qui nous a enveloppés hier soir l'avait éloigné de nous; mais les coups de canon de ma caravelle l'ont remis sur la route, il vient de jeter l'ancre dans la baie à une demi-encablure du rivage.

COLOMB.

Je ne veux pas qu'il débarque; la prudence nous ordonne de ne pas laisser la flotte sans un chef. Cette terre paraît habitée, (*Il montre les cabanes à ses matelots qui vont les ouvrir, y entrent et annoncent qu'ils n'y ont trouvé personne.*) et nous devons, jusqu'à nouvel ordre, interdire

l'approche de nos vaisseaux à des hommes dont les dispositions nous sont inconnues. Je confie donc provisoirement le commandement des trois caravelles à Alphonse Pinson, capitaine de *la Pinta*, et je veux que tous les équipages le reconnaissent en cette qualité tant que nous serons à terre. (*Il écrit quelques mots sur un rouleau de parchemin ou sur des tablettes.* Inigo, tu vas retourner à ton bord, tu remettras cet écrit au capitaine Alphonse, il contient mes pouvoirs et l'ordre d'envoyer ici vingt-cinq hommes avec des futailles. Il est possible que nous ne trouvions pas de quelques jours l'occasion de faire de l'eau, cette cascade est à notre portée, elle nous fournira en moins de deux heures une abondante provision. (*La cascade s'arrête, il ne tombe plus qu'un très-petit filet d'eau.*)

SCÈNE VII.

PINSON, COLOMB, INIGO, DIÈGUE, *sur le rocher, au-dessus de la cascade.*

DIÈGUE *a entendu les derniers mots de Colomb, qui ont été prononcés très-haut, parce qu'Inigo s'est éloigné.*

Reviens, Inigo! vraisemblablement l'Amiral changera l'ordre qu'il ta donné. Mon père, en gravissant la montagne avec Roldan, nous avons trouvé la source qui alimente cette cascade, et nous avons observé qu'en lui opposant un léger obstacle de ce côté, ses eaux reflueraient bientôt vers la mer, en suivant une pente douce qui s'étend jusqu'au rivage; par ce moyen il suffira de creuser un trou à trente pas du bord, et nos gens pourront sans beaucoup de peine, et pour ainsi dire, sans se déplacer, renouveller la provision d'eau fraîche.

COLOMB.

L'idée est ingénieuse, je l'adopte d'autant plus volontiers que l'équipage ne perdra pas de vue nos bâtimens.

PINSON.

Ce qui est essentiel (*àpart*) et me convient beaucoup mieux.

COLOMB, *à Inigo qui s'est rapproché et auquel il a repris son ordre pour y faire le changement nécessaire.*

Va... que chacun mette la main à l'œuvre. (*Inigo s'éloigne. A Diègue.*) Il est juste que tu diriges ce travail, puisque c'est toi qui l'as conçu; on va t'envoyer du monde. (*Diègue disparaît.*)

SCENE VIII.

PINSON, COLOMB, MATELOTS.

COLOMB.

Quant à nous, Capitaine, nous allons parcourir les envi-

vons sans trop nous éloigner de la côte. Selon toute apparence, c'est le bruit de notre artillerie qui aura fait fuir les naturels du pays, et cependant nous devons chercher à les rapprocher de nous, puisque c'est d'eux seuls que nous pourrons obtenir les renseignemens qui doivent utiliser cette importante découverte. (*aux matelots.*) Si vous en rencontrez quelques-uns, je vous recommande de les traiter avec la plus grande douceur. Quand même ils se présenteraient en ennemis, je vous défends de les combattre avant que j'en aie donné l'ordre exprès. J'aperçois là-bas un groupe de cabanes à l'extrémité de cette jolie plaine, je vais les visiter. Vous, Capitaine, suivez les bords de cette petite rivière jusqu'à la distance de deux ou trois lieues, nous nous rejoindrons ici. (*aux matelots.*) Pendant cette excursion, vous irez à bord de *la Ste.-Marie*, et vous en rapporterez les présens que je destine aux habitans de ce nouvel Hémisphère. (*Colomb s'enfonce dans la plaine à gauche, suivi de cinq à six hommes.*)

SCENE IX.

PINSON, MATELOTS.

PINSON.

Exécutez promptement les ordres de l'Amiral, et laissez-moi seul. Je suis armé; si j'avais besoin de secours, j'en aurais bientôt. Nous sommes à peu de distance les uns des autres, un coup de feu suffira pour faire reconnaître mon danger; d'ailleurs j'aperçois Roldan qui vient de ce côté. (*Les matelots s'éloignent par le chemin de la montagne qui conduit à la mer.*) Je ne m'abuse point, mon plan échouera si je ne parviens à séduire cet homme. Son courage, sa brusque énergie, l'affection que lui témoigne Colomb, tout cela impose à l'équipage; j'ai besoin de lui pour diriger les matelots, il a de l'expérience et ne manque pas de lumières; il faut à tel prix que ce soit l'attacher à mon parti. Je m'attends à quelques difficultés; mais sans doute comme tous les autres hommes, il est accessible à l'amour-propre et à l'intérêt, ces deux souverains du monde. Je ne puis me passer de lui; tentons l'abordage.

SCENE X.

PINSON, ROLDAN.

ROLDAN.

(*A part en voyant Pinson.*) Mauvaise rencontre. (*Il feint de ne l'avoir pas vu et prend le chemin de la montagne.*)

PINSON.

Roldan!

ROLDAN.

Plait-il?

PINSON.

Approche.

ROLDAN.

Que me veux-tu?

PINSON.

Te demander si tu as fait quelque découverte.

ROLDAN.

Non.

PINSON.

Quoi! tu n'as rien vu?...

ROLDAN, *le regardant fixement.*

Rien. Qu'un serpent.

PINSON.

Il fallait l'écraser.

ROLDAN.

C'est ce que je compte faire.

PINSON.

Va donc, il t'échappera.

ROLDAN, *lui prenant le bras.*

Non, je le tiens.

PINSON, *cherchant à se maîtriser et à prendre un air riant.*

Bah! tu es donc toujours en colère contre moi?

ROLDAN.

En colère!... (*il le regarde avec mépris.*) Non.

PINSON.

Si fait. Allons, je veux que nous nous raccommodions.

ROLDAN.

Impossible.

PINSON.

Pourquoi?

ROLDAN.

Demande-le à ta conscience.

PINSON.

Vieille querelle que tout cela! appaise-toi, te dis-je; tout est changé, mon cher.

ROLDAN.

Bah! tu serais devenu honnête homme!

PINSON.

Tu vas voir.

ROLDAN.

C'est bien différent.

PINSON.

Mais avant de t'initier dans cet important secret, il faut que tu t'engages par serment....

ROLDAN.

Belle garantie! les traîtres en font tous les jours. L'honnête homme donne sa parole et la tient.

PINSON.

Mais...

ROLDAN.

Je te donne la mienne.

PINSON.

Si tu allais me trahir ?

ROLDAN.

Je t'ai déjà dit que nous n'étions pas amis.

PINSON.

C'est juste. Ecoute-moi, Roldan, je vais te parler à cœur ouvert. Tu as de la rudesse, un caractère âpre et même un peu farouche...

ROLDAN.

Point de complimens.

PINSON.

Mais une âme droite et franche.

ROLDAN.

Tu ne t'y connais pas.

PINSON.

Tu possèdes les connaissances. . .

ROLDAN.

De mon état.

PINSON.

Tu es courageux.

ROLDAN.

Oui.

PINSON.

Capable de commander.

ROLDAN.

Peut-être. Où veux-tu en venir ?

PINSON.

Je t'ai deviné.

ROLDAN.

Je ne crois pas.

PINSON.

Tu as de l'ambition.

ROLDAN.

Du tout.

PINSON.

Ah !

ROLDAN, *insistant jusqu'à la colère.*

Du tout.

PINSON.

Ne voudrais-tu pas me persuader que tu serais fâché d'avoir le commandement de l'une des trois caravelles ?

ROLDAN.

Oui.

PINSON.

Tu le refuserais ?

ROLDAN.

Hé oui ! je le refuserais. Si chacun restait à sa place, les choses n'en iraient que mieux, le monde serait mieux gouverné.

PINSON.

Cependant si les circonstances exigeaient...

ROLDAN.

Quoi ? quelles circonstances ?

PINSON.

Par exemple si j'étais appelé à un autre commandement.

ROLDAN.

Appelé ! . . . par qui ? . .

PINSON.

Si par quelqu'événement imprévu l'Amiral . . .

ROLDAN.

Je commence à comprendre.

PINSON.

N'accepterais-tu pas alors le grade de Capitaine avec un traitement de six cents . .

ROLDAN, *le menaçant de sa hache.*

Dis un mot de plus, et je t'étends à mes pieds. Misérable ! c'est à moi, à Roldan, que tu oses faire une telle proposition !... Tu es bien heureux que je t'aie donné ma parole, si tu n'avais que mon serment j'irais de ce pas te dénoncer à l'Amiral ; avant une heure tu serais pendu.

PINSON.

Tu as mal saisi . . . .

ROLDAN.

Paix ! . .

PINSON.

Ce n'est pas . . .

ROLDAN.

Tais toi.

PINSON.

Un mot.

ROLDAN.

Rien. (*à part.*) Je retourne aux vaisseaux pour ne les plus quitter.

PINSON.

Mon cher Roldan .

ROLDAN.

Mon cher Roldan!.. Je te défends de souiller mon nom. Renonce à tes noirs complots. Je veille sur toi, tu me trouveras partout : j'aurai les yeux du lynx pour pénétrer dans ton cœur, et la force du lion pour t'anéantir. Adieu. (*Il s'éloigne par le chemin de la montagne.*)

SCÈNE XI.

PINSON.

Cet homme a un caractère de fer, et je me suis perdu; Colomb a le pouvoir d'instituer des juges. (*Il réfléchit*) Mais si je le veux, cette terre deviendra le tombeau de l'Amiral, de son fils et de Roldan. Oui, avant la fin du jour, ils seront massacrés par les naturels du pays. A coup sûr ces hommes sont défians, soupçonneux. Après m'être d'abord insinué dans leur esprit par des manières douces, par des présens, je leur désignerai Colomb et ses amis comme des traîtres qui ne veulent que les réduire à l'esclavage, les charger de chaînes et ravir leurs femmes, puis je leur fournirai des armes dont j'enseignerai l'usage; alors, et pendant que je regagnerai mon bord, quelques-uns des nôtres mettront le feu à leurs cabanes et enlèveront tout ce qui s'y trouvera. Nécessairement, d'après l'avis que j'en aurai donné, ces désastres seront attribués à l'Amiral, la vengeance des habitans ne connaîtra plus de bornes; Colomb deviendra leur victime. Certain que jamais il ne pourra repasser en Europe, j'appareille sur-le-champ pour l'Espagne, je me présente à Ferdinand et à Isabelle comme l'auteur de cette grande découverte, et je recueille les récompenses, les honneurs qui doivent en être le prix. Vite à l'exécution. Je vais rejoindre Colomb et faire mon profit de ce qu'il aura découvert. *Pinson entre dans la plaine à gauche.*)

SCÈNE XII.

ORANKO, KEREBEK, KARAKA, Habitans de l'île.

(*Oranko, Kérébek et Karaka, suivis de quelques Sauvages armés, paraissent sur la droite en se traînant à terre et se glissant à travers les broussailles. Ils s'avançent avec précaution jusqu'au bord de la plaine à gauche, et semblent disposés à suivre Pinson; mais bientôt on entend Inigo qui revient, en chantant, par le chemin de la montagne; les sauvages entrent dans les huttes : Karaka se cache dans celle d'Oranko.*

SCENE XIII.

ORANKO, INIGO, KEREBEK, Un Sauvage, Habitans de l'Ile.

INIGO, *de loin avant d'être vu.*

Monsieur l'Amiral!.. j'ons fait votre commission. Où c'que vous êtes, seigneur Diègue?.. répondez-moi. (*Il parait.*) I's ont dit comm' ça qu'on s'retrouverait à la cascade, m'y v'là... ma foi, j'vas m'reposer un p'tit brin en les attendant... j' sommes fatigué.... et puis de c'te place, je n'perdrons pas d'vue nos vaisseaux, et c'est tranquillisant. Y paraît qu'c'est là dedans que s'nichont les habitans d' l'endroit. J'sis curieux d'savoir comment qu'c'est fabriqué ces huttes. Y faut que j'profitions d'l'instant où c'qu'y gnia personne dedans; nos gens y ont regardé tout-à-l'heure. Ça doit être drôle tout plein. Quoiqu'ça ces feuilles... quand il pleut... j'n'aimerions pas ça..
(*Il ouvre la première cabane à droite; Kérébek en sort.*)

KEREBEK.

Mabouïca. (1)

INIGO, *effrayé, s'écrie.*

Ah mon Dieu! quelle figure! (*Il recule vers la gauche.*)

KEREBEK, *avançant à mesure qu'Inigo recule et lui tendant les mains.*

Kérébek mabouïca. (2)

INIGO.

Rebeca bouya!.... quoiqu'ça veut dire? (*En se retournant pour fuir, il se trouve nez à nez avec Oranko.*)

ORANKO, *le frappant sur l'épaule.*

Catabou. (3)

INIGO.

Encore un autre. Ça ne finira pas. (*En voulant éviter Oranko il en rencontre un troisième à droite.*)

UN SAUVAGE.

Kata boyen tibouyète? (4)

INIGO.

Tribouillette! queu baragouin!

ORANKO.

Cate biti? (5)

INIGO.

Où diable m'ai-je fouré?

UN SAUVAGE.

Allia rabia taboû? (6)

---

(1) Salue toi. (2) Kérébek salue toi. (3) Qui es-tu? (4) Qui t'amène ici? (5) Comment t'appelles-tu? (6) Où demeures-tu?

INIGO.

J'n'ons pas une goutte d'sang dans les veines.

ORANKO.

Catabou ibaounalè ? (1)

INIGO.

Y m' prennont peut-être pour un ennemi, j'vas leur dire qu'non. (*Il fait un signe de tête.*)

ORANKO, KEREBEK, LES SAUVAGES, *en colère.*

Oua ! (2)

INIGO.

Y s'fâchont. Faut que j'm'aie trompé. J'leur dirai toujours oui à présent.

ORANKO.

Mèèrra ka tìbanao ? (3)

INIGO, *faisant un signe de tête.*

Oui, oui.

UN SAUVAGE.

Nioüèbemali ! (4)

INIGO.

Tiens.... ça les fache encore !

KEREBEK.

Acharamouni. (5)

INIGO, *se sauvant près la hutte à gauche.*

Haie ! haie ! v'là ma dernière heure !

(*Tous fondent sur lui en tenant leur massue haute.*)

SCENE XIV.

INIGO, KARAKA, ORANKO, KEREBEK, un SAUVAGE, Habitans de l'île.

KARAKA.

Cheullèba linokatilone. (6)

INIGO.

Celui-là n'a pas l'air si méchant qu'les autres.

KARAKA, *minaudant.*

Boüètoui oüellèmatoum.... (7)

INIGO.

On dirait qu'il m'fait des mines. Ça n'm'étonne pas; c'est une femme.

KARAKA.

Anakè-boüyâtina akimatitibou. (8)

---

(1) Es-tu notre ami ? (2) Non ! (3) Te moques-tu de nous ? (4) Vengeance ! (5) Massacrons-le. (6) Grace pour lui. (7) Bel étranger..... (8) Quoique je sois vieille, ta vue me réjouit; tu me plais beaucoup.

INIGO.

Tu peux ben dire tout c'que tu voudras, va, sans que j'te réponde ; pas si bête.

KARAKA, *tendrement.*

Nayou mouragoyem. (1)

INIGO, *imitant ses intonations.*

C'est comme si tu chantais.

KARAKA, *à Oranko.*

Enocali boüikenli ! (2)

ORANKO.

Cati èpècatani ! (3)

INIGO.

Allons ! les v'là encore fâchés ! . . .

KEREBEK.

Kachoucourakatiti ! (4)

LE SAUVAGE.

Kiri kiri banà kèyètou ! (5)

ORANKO.

Katitaèraka. (6)

KEREBEK, *tâtant Inigo.*

Tikatènati. (7)

INIGO.

Il regarde si je suis bon à manger !

TOUS.

Inalekia. (8)

INIGO.

Y s'consultont pour savoir à queu sauce y m'mettront.

ORANKO.

Roboucâ boucaè. (9)

INIGO.

J'nons pas un quart-d'heure à vivre.

KARAKA.

Maboya ! (10)

LE SAUVAGE.

Oumekou ! (11)

ORANKO.

Iètounnoucou ! (12)

KEREBEK.

Kouloubi ! (13) (*Tous trois l'enlevent comme une plume, le chargent sur leurs épaules et l'emportent par la droite. Karaka les suit en triomphe.*)

((1) Aimons-nous, je le desire. (2) Il me méprise ! (3) Quel affront ! (4) Infâme ! (5) Traître ! (6) Assommons-le. (7) Il est gras. (8) Oui, vraiment. (9) Emportons-le sur nos épaules. (10) Esprit malin ! (11) Méchant ! (12) Ennemi ! (13) Diable !

INIGO, *se débattant.*

A moi! au secours! Seigneur Colomb !... Seigneur Diègue! en v'là un qui m'mord! .... au secours.

(*Pendant cette scène et la précédente, des Sauvages se sont approchés furtivement d'Inigo. L'un lui a pris son chapeau qu'il met sur sa tête, un autre lui a défait son pourpoint, un troisième s'est glissé entre ses jambes et lui a pris sa chaussure, enfin un quatrième a remarqué une bague de verre rouge au petit doigt de sa main droite, il a voulu la tirer, mais n'y pouvant réussir, il se met en devoir de lui couper le doigt avec le tranchant d'une coquille, ce qui fait jetter un cri perçant au paysan Portugais. Tous ces jeux de scène n'ont point suspendu le dialogue. Inigo est trop intimidé pour s'occuper de la perte de ses effets.*

SCÈNE XV.

MATELOTS.

(*Des gens de la suite de Colomb entrent par la gauche et traversent le théâtre en suivant les traces d'Inigo qui ne cesse de crier dans l'éloignement.*)

SCENE XVI.

PINSON, COLOMB, INIGO, Matelots.

INIGO, *à Colomb, qui entre par la gauche.*

Ah! c'est ben pour l'coup qu'vous êtes mon parrain, Seigneur Colomb; sans vous et ces braves gens, (*il montre les matelots.*) j'étions flambé.

(*Pendant cette scène, on voit venir par le chemin de la montagne, des matelots portant des caisses et des malles.*)

COLOMB.

Tu as donc vu des hommes?

INIGO.

Des diables, monsieu Colomb.

COLOMB.

Que t'ont-ils dit?

INIGO.

Ils m'ont dit: Chaboya... Karamel... Ciboulette.. que sais-je!.. ils ont un baragouin où c'que l'diable n'connaîtrait goutte.

PINSON

Est-ce qu'ils t'ont fait du mal?

INIGO.

J'crois ben. Y vouliont m'dévorer, rien qu'ça. (*bas à Colomb.*) Ecoutez, mon parrain, ça peut être un'belle chose qu'les découvertes, mais j'en ons assez, c'est comm' des tempêtes; quand vous pourrez m'renvoyer cheux nous, ça m'obligera tout plein.

SCÈNE XVII.

INIGO, PINSON, COLOMB, DIÈGUE, AZAKIA, MATELOTS.

DIÈGUE, *amenant Azakia qui fait résistance.*

Vois donc, mon père, la jolie personne.

PINSON.

Charmante!

COLOMB.

Quelle aimable pudeur!

INIGO.

Oui dà! all' est gentille. C'est fâcheux qu'all' soit sauvage.

(*Azakia s'échappe ; on lui barre le chemin.*)

COLOMB.

Nous l'apprivoiserons en flattant sa coquetterie.

DIÈGUE.

C'est bon en Europe.

PINSON.

Ce moyen est de tous les pays.

INIGO.

Par exemple, ça s'rait un peu fort si les femmes étiont coquettes jusques dans l'aut' monde.

COLOMB.

Elles le sont partout, et nous n'en sommes pas fâchés.

(*Azakia tourne le dos à Colomb et à Pinson. Diègue qui est allé ouvrir une des caisses que les matelots ont apportées, prend un collier formé de grains de verre nuancés, et le fait voir à Azakia qui le trouve joli et veut le prendre. Diègue le lui dispute et fuit ; Azakia le poursuit. La résistance irrite son desir ; enfin après quelques espiégleries, Diègue le lui abandonne ; elle s'en pare bien vite et court à la cascade pour se voir, mais le lit est à sec. Diègue lui montre un miroir dont elle est enchantée. Il le lui fait également acheter par quelques contrariétés qui font ressortir les grâces piquantes et la mutinerie d'Azakia. Colomb, Pinson et tous les matelots s'amusent beaucoup de cette petite guerre. Diègue demande à Azakia si elle est seule ; elle répond que ses compagnes ont fui. Diègue l'assure qu'elles n'ont rien à redouter des Européens, lui montre les caisses remplies de présens, et lui dit d'aller chercher les autres femmes. Elle s'éloigne.*)

COLOMB, *à Inigo.*

Trace une ligne sur le sable depuis cette cabane jusqu'à la cascade, elle servira de barrière entre nous et ces Indiens. (*aux matelots.*) Je vous défends de la franchir, et surtout de

vous approprier aucuns de leurs effets quelque nouveaux qu'ils puissent vous paraître.

(Inigo exécute l'ordre de Colomb qui se tient au-delà de cette ligne avec tout son monde. On place deux coffres en deçà ; l'un des deux est fermé.)

SCENE XVIII.

INIGO, PINSON, COLOMB, DIEGUE, AZAKIA, KEREBEK, KARAKA, Matelots, Habitans de l'île.

(Azakia revient avec une de ses compagnes qui ne s'approche qu'avec timidité ; elle lui donne un collier et un miroir. Celle-là en va chercher une troisième qui en appelle une quatrième, ainsi de suite. Colomb jouit de leur étonnement et de leur joie ; mais leur plaisir serait incomplet si leurs époux ou leurs amans n'en étaient pas témoins. Elles vont les chercher et les amènent aussi l'un après l'autre, non sans beaucoup de peine. Ceux-ci sont armés et se défient des étrangers. Azakia, pour prouver à Kérébek qu'ils ne sont pas méchans, appelle Diègue, le prend familièrement par la main et le prie, avec beaucoup de graces et d'instances, d'ouvrir l'autre caisse. Diègue lui en donne la clef et tout le monde s'amuse de l'embarras de la jeune sauvage qui ne sait comment elle doit s'en servir. Diègue le lui montre. Elle ouvre enfin cette caisse et y trouve de jolis petits chapeaux surmontés d'une plume rouge et des instrumens garnis de grelots. Elle en prend et en donne à tous les hommes qui, aussi enfans qu'elle, s'amusent de ces jouets et se couvrent des chapeaux. La vieille Karaka s'avance à son tour et sollicite un don. Inigo lui donne un petit chapeau. Kérébek soufle dans une coquille dont le son est à peu près pareil à celui du cor anglais. Ce signal sert à appeler Oranko. En le voyant de loin, Azakia court au-devant de lui. Tous les sauvages la suivent.)

SCENE XIX.

INIGO, PINSON, DIÈGUE, COLOMB, Matelots, ORANKO, AZAKIA, KARAKA, KÈRÉBEK, Habitans de l'île.

(Oranko s'avance gravement, conduit par sa fille et escorté de tous les habitans qui lui font voir les présens qu'ils ont reçus. Leur joie s'exprime par des gambades et des contorsions plaisantes. Azakia vient au-devant de Colomb, lui prend la main et la met dans celle de son père. Elle présente alternativement le calumet de paix à celui-ci et à

Colomb ; ensuite le Cacique frotte son nez contre celui de l'Amiral en signe de paix et d'alliance. Colomb fait apporter une autre caisse de laquelle il tire un manteau écarlate, un collier de verre à gros grains et à plusieurs rangs. Azakia pare son père qui ne peut se défendre d'un mouvement de joie et fait à son tour offrir des présens à Colomb. Les habitans s'éloignent un moment et reviennent bientôt mettre aux pieds de l'Amiral des noix de coco, des tortues, des cannes à sucre, de beaux coquillages ; tous ces présens sont apportés sur des grains d'or ; ce sont de grandes plaques brutes et telles qu'ils les ont trouvées dans la terre. Ceci excite particulièrement l'attention des Espagnols. On dresse à la hâte un siége avec des branches d'arbres, on le couvre d'une natte de jonc. Oranko engage Colomb à s'y placer et veut s'asseoir à terre près de lui ; Colomb s'y oppose, insiste pour qu'il reste à ses côtés. Oranko donne le signal et les sauvages déploient tous leurs talens dans la pantomime et la danse pour plaire aux Européens. Azakia veut absolument que Diègue se mêle à leurs jeux, elle paraît le voir avec grand plaisir et ne néglige pas une occasion de le lui témoigner, ce qui donne beaucoup d'humeur à Kèrébek dont la jalousie long-tems contenue éclate enfin ; il sépare brusquement Azakia et Diègue. Oranko paraît le blâmer ; mais Kèrébek fait entendre que sa femme est sa propriété : en conséquence il l'enferme dans sa hutte et se place en sentinelle à l'entrée. A la fin du ballet, les sauvages frottent leur nez contre celui des Européens.)

COLOMB, *à Pinson.*

Je vais profiter de la bonne intelligence qui règne entre nous pour m'instruire et savoir si la terre où nous sommes est une île ou un continent. (*à Oranko.*) Conduis-moi là-haut... sur la montagne.

ORANKO.

Inalekia. Acaboyète nône. (1)

COLOMB.

Suivons-le. Viens, Diègue.

PINSON.

Je t'attends ici, la prudence exige que nous ne soyons pas tous sur le même point.

COLOMB.

Je suis sans défiance.

(Colomb, Diègue et Inigo, conduits par Oranko, et une partie des habitans s'éloignent par la droite. Karaka et les femmes sortent par la gauche.)

(1) Oui, viens avec moi.

SCENE XX.

Matelots, PINSON, Sauvages, KÉRÉBEK, *accroupi devant sa hutte.*

PINSON.

(*à part.*) Mettons les instans à profit. (*aux Matelots.*) Enlevez ces présens et portez-les à bord. Débarrassez-vous de ces haches, elles vous gênent; vous les trouverez là... je me charge de les garder. (*Les matelots emportent les plaques d'or et autres présens offerts par les sauvages.*) Voilà les trésors en sûreté, occupons-nous de Colomb. (*Il compose son maintien, prend un air triste et rassemble les sauvages autour de lui en paraissant les plaindre. Il cherche tous les moyens et emploie tous les gestes les plus significatifs pour leur faire comprendre que l'homme qui était là devant eux et qui accompagne maintenant leur chef, est un méchant, qui veut les mettre en esclavage, brûler leurs maisons, ravir leur or et leurs femmes.* (*à Kérébek.*) Azakia plus pour toi. (*Il lui fait entendre qu'elle sera enlevée par Colomb, transportée sur les vaisseaux et conduite bien loin. Cette pantomime énergique produit un grand effet sur les insulaires qui en saisissent facilement la signification et paraissent fort agités. Ils semblent demander conseil à Pinson.*)

KÉRÉBEK.

Cate achicabouïra (1)

PINSON.

(*Il leur conseille de tuer l'Amiral et son fils, et leur distribue les haches des matelots. Il donne à l'un d'eux un cimeterre maure qui pend à son côté, et à Kérébek son arquebuse, en lui montrant comment on doit s'en servir. Les sauvages le caressent et examinent avec curiosité les armes qu'il vient de leur donner.*) Pour les animer encore davantage, je vais boire avec eux, en signe d'amitié; cette liqueur nouvelle, en échauffant leur cerveau, assurera d'autant plus la perte de l'Amiral. (*Il va prendre un flacon dans une des caisses, verse de la liqueur dans une coquille, en boit le premier et la passe ensuite à Kèrébek qui la trouve excellente, et en donne à tous ses compagnons.*) Les voilà bien disposés; avant une heure, Colomb aura passé de la vie au néant. Fidèle à mon plan, je vais incendier les cabanes voisines, puis j'enleverai, s'il est possible, cette jeune et jolie sauvage. (*Pendant cet à parté, les sauvages n'ont cessé de boire. Le flacon est vide. Pinson leur prend les mains, frotte*

---

(1) Comment faire ?

son nez contre celui de Kèrébek, leur montre Colomb qui revient, puis s'éloigne en leur recommandant de le frapper à mort.)

SCÈNE XXI.

COLOMB, DIÈGUE, ORANKO, KÈRÉBEK, INIGO, Sauvages.

INIGO.

Où qu'sont donc les hommes d'l'équipage ? faut que j' le demandions au Capitaine Pinson que j' vois là-bas.

(*il s'éloigne par la droite.*)

COLOMB, *avec enthousiasme.*

Le beau pays ! O mon cher Diègue ! quel doux fruit je recueille de mes travaux ! mon nom est à jamais célèbre....

DIÈGUE.

Vous donnez aux souverains d'Espagne un royaume immense peut-être, de nouveaux sujets, une source inépuisable de richesses...

COLOMB.

La fortune des miens est assurée. Oh! que de biens à-la-fois! Cette île parait avoir douze à quinze lieues de circuit ; mais ce bon Roi nous a fait entendre qu'il en existait beaucoup d'autres à une légère distance, je brûle de les découvrir. Hâtons-nous de prendre congé de ces insulaires hospitaliers.

Pendant ce dialogue Kèrébek a retenu Oranko dans le fond; lui et l'autre sauvage gesticulent vivement et paraissent menacer les deux Européens. Au moment où Colomb et Diègue se retournent, ils sont enveloppés et désarmés spontanément.

ORANKO, KEREBEK, SAUVAGES.

Licotamali ! (1)

COLOMB.

Quelle horrible perfidie !

DIÈGUE.

C'est l'ouvrage de Pinson.

COLOMB.

Nul doute. Il leur a donné des armes.

Kèrébek qui a constamment montré de la haine pour Diègue, est le plus ardent; il voudrait le tuer avec son arquebuse, mais il ne peut y parvenir. On enferme Colomb dans la cabane d'Oranko et on charge Diègue de liens. Le Cacique ordonne aux sauvages de garder ces prisonniers jusqu'à ce qu'il ait rassemblé toute la tribu pour les tuer et les manger ensuite. Il souffle dans sa coquille, mais voyant

---

(1) La mort !

que personne n'accourt, il enjoint à Kèrébek de veiller sur eux jusqu'à son retour et s'éloigne en manifestant d'avance le plaisir qu'il se promet de la destruction de ceux qu'il croit ses ennemis.

SCÈNE XXII.

DIEGUE, KEREBEK, SAUVAGES,

Kèrébek jette dans le coin de sa hutte cette arquebuse dont il ne peut faire usage, et va fouiller dans les caisses qui sont restées au fond, il y trouve encore un flacon, goûte la liqueur et revient en offrir à ses compagnons qui ont étendu Diègue par terre. Selon leur usage ils s'accroupissent autour de lui après avoir attaché à leur main droite un bout des liens qui retiennent chaque membre de leur victime, afin d'empêcher son é asion dans le cas où ils viendraient à s'endormir (1). *Kèrébek accroupi comme eux et placé en haut, c'est-à-dire, au-dessus de la tête de Diègue, témoigne que la liqueur lui porte au cerveau et qu'il sent ses yeux s'appésantir. Cependant le flacon fait encore un tour; chacun d'eux éprouve le même effet et ils tombent l'un après l'autre; mais ils font entendre auparavant qu'ils sont tranquilles, puisque le prisonnier ne peut faire un mouvement sans les réveiller et que leurs armes sont à côté d'eux; en effet ils ont d'un côté leur massue et de l'autre les haches que leur a données Pinson.*

SCÈNE XXIII.

DIEGUE, KEREBEK, AZAKIA, SAUVAGES.

Azakia sort doucement de sa hutte pour regarder ce qui se passe. Touchée de la situation du jeune Espagnol, elle veut le soustraire à la mort qui le menace. Elle fait le tour du groupe, et bien assurée que ses compatriotes sont endormis, elle prend une hache qui lui sert à couper adroitement les tresses de jonc qui retiennent Diègue, lui montre la route par laquelle il doit fuir, l'assure que son souvenir ne la quittera jamais, et le presse de s'éloigner; mais Diègue lui fait comprendre que son père est enfermé dans la hutte du Cacique, et qu'il ne consentira point à partir sans lui. Deux sauvages accroupis devant la porte en rendent l'entrée impossible, leur embarras est extrême.

DIÈGUE.

Comment le délivrer?.. C'est Pinson lui-même qui m'en fournit les moyens. *Il prend le cimeterre que l'un des sau-*

---

(1) Historique.

vages a près de lui et coupe les liens qui tiennent lieu de gonds à la porte de la hutte.)

SCÈNE XXIV.

COLOMB, DIEGUE, AZAKIA, KÉRÉBEK, Sauvages.

(*Quand la porte de la cabane est détachée, Colomb qui se montre, la tire dans l'intérieur; mais cela ne suffit pas, il faut passer entre les sentinelles qui se touchent. Diègue aïdé par Azakia, va chercher deux caisses vides; il en passe une à son père et pose l'autre aux pieds des sauvages. En montant sur ces caisses dressées, l'Amiral peut enjamber de l'une à l'autre par-dessus la tête de ses gardiens. Diègue présente un genou à son père pour lui servir de dégré. Azakia le soutient légèrement de la main droite; il parvient ainsi à s'évader. Il embrasse Diègue, tous deux remercient Azakia qui les reconduit jusques sur le chemin de la montagne. Ils disparaissent.*)

SCÈNE XXV.

Sauvages, KEREBEK, AZAKIA, *puis* PINSON.

(*Azakia heureuse de la bonne action qu'elle vient de faire, passe légèrement entre les sauvages et va s'enfermer dans la hutte de Kérébek Elle jouit d'avance de l'étonnement de son père et de ses compatriotes, quand ils s'apercevront de la disparution de leurs prisonniers. Elle a déjà ouvert la porte, quand Pinson se glissant à travers les arbres, vient la surprendre par derrière, et cherche à l'entraîner en la menaçant de sa dague. Azakia résiste, se défend, mais elle ne peut crier.*)

PINSON.

Les cabanes sont en feu, je n'ai pas un moment à perdre. La voici. (*Il prend Azakia à bras-le-corps, elle se débat.*) Oh! que de résistance! Vîte, regagnons nos vaisseaux.

SCÈNE XXVI.

Sauvages, AZAKIA, KEREBEK, ROLDAN, PINSON.

ROLDAN, *s'élançant entre deux.*

Je te le défends.

(*Le ravisseur laisse échapper Azahia qui court çà et là, et réveille les Sauvages.*)

PINSON.

Encore cet enragé. C'est le diable qui l'envoie.

ROLDAN.

Non, c'est le diable en personne. Ton frère me croyant dans

vos intérêts, m'a tout appris et j'arrive à point nommé pour renverser tes plans.

PINSON.

C'est donc ainsi que tu tiens ta parole ?

ROLDAN.

J'avais promis de ne rien dire et je me suis tu ; mais je n'avais pas promis de ne point agir et je te poursuivrai sans relâche jusqu'à ce que tu sois rayé de la liste des vivans. Dieu merci cela ne sera pas long, j'espère.

(*Azakia raconte aux Insulaires les violences de Pinson, elle le leur désigne.*)

SCÈNE XXVII.

AZAKIA, ROLDAN, KEREBEK, KARAKA, PINSON, SAUVAGES, femmes de l'île.

KARAKA, *éperdue, accourt suivie de toutes les femmes.*

Lira chayoucaèti icâbouïali. (1) *Elle montre Pinson, toutes les femmes le désignent également. La rage des Insulaires se tourne contre le fourbe, il est terrassé, mais Kérébek veut avoir le plaisir de le tuer; il va chercher son arquebuse, et cherche à se rappeler la leçon qu'on lui a donnée. Il dirige l'arme à bout portant sur Pinson; enfin le hasard lui fait trouver le ressort, le coup part et tue ce méchant. Kérébek et tous les Sauvages tombent sur leur séant.*

ROLDAN.

Juste punition !.... C'est lui qui avait fourni l'arme meurtrière. (*On entend à droite le son de la trompe d'Oranko. A gauche, sur la montagne, les tambours et les trompettes annoncent l'arrivée de Colomb et de sa troupe.*)

SCÈNE XXVIII.

INIGO, DIEGUE, COLOMB, ROLDAN, AZAKIA, ORANKO, KEREBEK, KARAKA, Espagnols, Sauvages.

(*Les Sauvages de la suite d'Oranko, joints à ceux qui sont en scène, se disposent à fondre sur les Espagnols qui garnissent la montagne. Les partis sont en présence et se menacent. Azakia s'élance au-devant de son père et cherche à le désarmer, en lui montrant Pinson privé de la vie.*)

ROLDAN, *se précipite au-devant des Espagnols et les force à relever leurs arquebuses.*

Arrête, Colomb ! grâce à moi tes ennemis ne sont plus.

---

(1) Lui brûler cabanes.

COLOMB.

En ce cas rien ne doit plus troubler notre intelligence avec ces bons Indiens.

DIÈGUE.

Qu'un baiser de paix soit le gage de notre éternelle amitié. (*Il conduit Colomb vers Oranko qui, de son côté, est attiré vers l'Amiral par sa fille. Diègue embrasse Azakia au grand déplaisir de Kérébek.*)

INIGO, *à Karaka qui s'approche de lui dans la même intention.*

Merci, la vieille, je ne vous en veux pas.

COLOMB, *donnant son épée à Oranko qui lui offre son arc.*

Oranko, je te donne cette arme en signe d'alliance, et j'accepte celle que tu m'offres en échange. (*aux siens.*) Mes amis, nous allons remettre à la voile et poursuivre nos découvertes; que le souvenir de ce qui s'est passé depuis notre départ d'Espagne, ne soit point perdu pour votre expérience; des misérables, vos plus cruels ennemis et dont l'unique but était de nous désunir pour s'élever, ont failli vous porter à de grands crimes et priver notre Roi de la possession de ce beau pays. Désormais fermez l'oreille aux insinuations perfides, demeurez calmes dans les tempêtes, inébranlables dans le devoir. Fidèles à votre souverain, ralliez-vous toujours à la voix du chef qui vous parle en son nom; et je vous promets une longue suite de prospérités.

TOUS LES ESPAGNOLS.

Vive Colomb! Vive le Roi!

(*On élève les chapeaux en l'air; les Sauvages imitent les Espagnols. On tire le canon, on agite les étendards, on entend un roulement et une fanfare. Les femmes occupent toute la gauche, les sauvages toute la droite; les Espagnols couvrent la montagne. On se dit adieu, et le rideau tombe sur ce tableau.*)

FIN.

32

